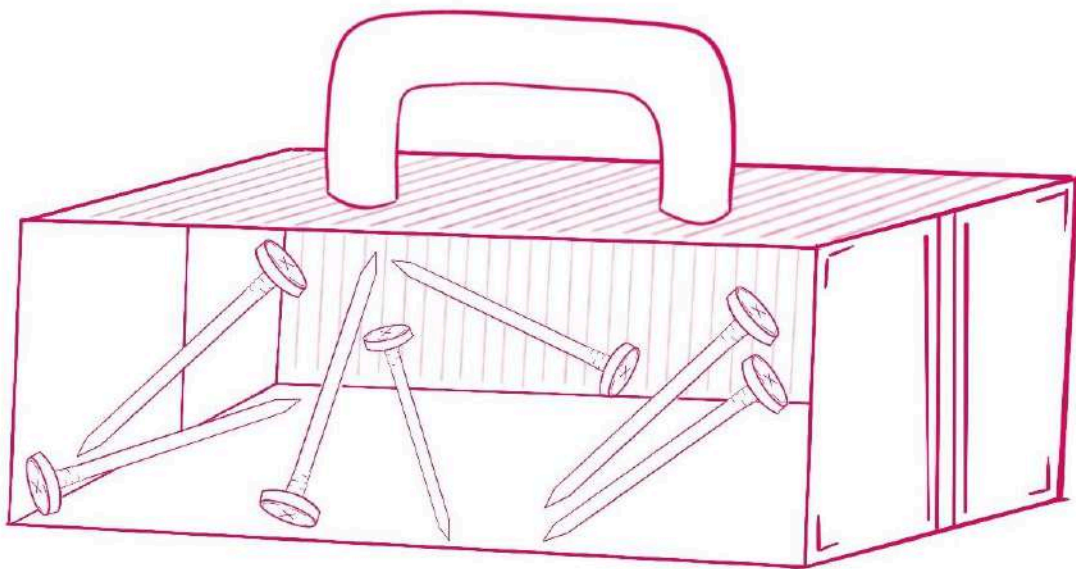


Livre Rose

La Malle à clou 2026



“ça vaut pas le clou de jeter”

A l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture et de Paysage

Projet réalisé par : DANY Raphaël, FRIGO Lola, GUILLOU Lou, REVEILLOUX
Giovani, REY Méloée, SENEGAS Marion

Sommaire

Réemploi
Gaspillage
Enjeux de conception contemporains
Récupérathèque

Contexte
Impulsion
Présentation
Acteurs & collaborateurs
Références
L'association
L'équipe
Avant projet (processus administratif)

Mise en place
Enveloppe
Végétation
Implantation
Accès
Energie
Aménagement
Workshop

Matière
Standardisation
Fonctionnement quotidien
Partenaires & apports
Événements
Monnaie d'échange
Economie

Projection & pérennisation
Recette
Conclusion

Réemploi

I.

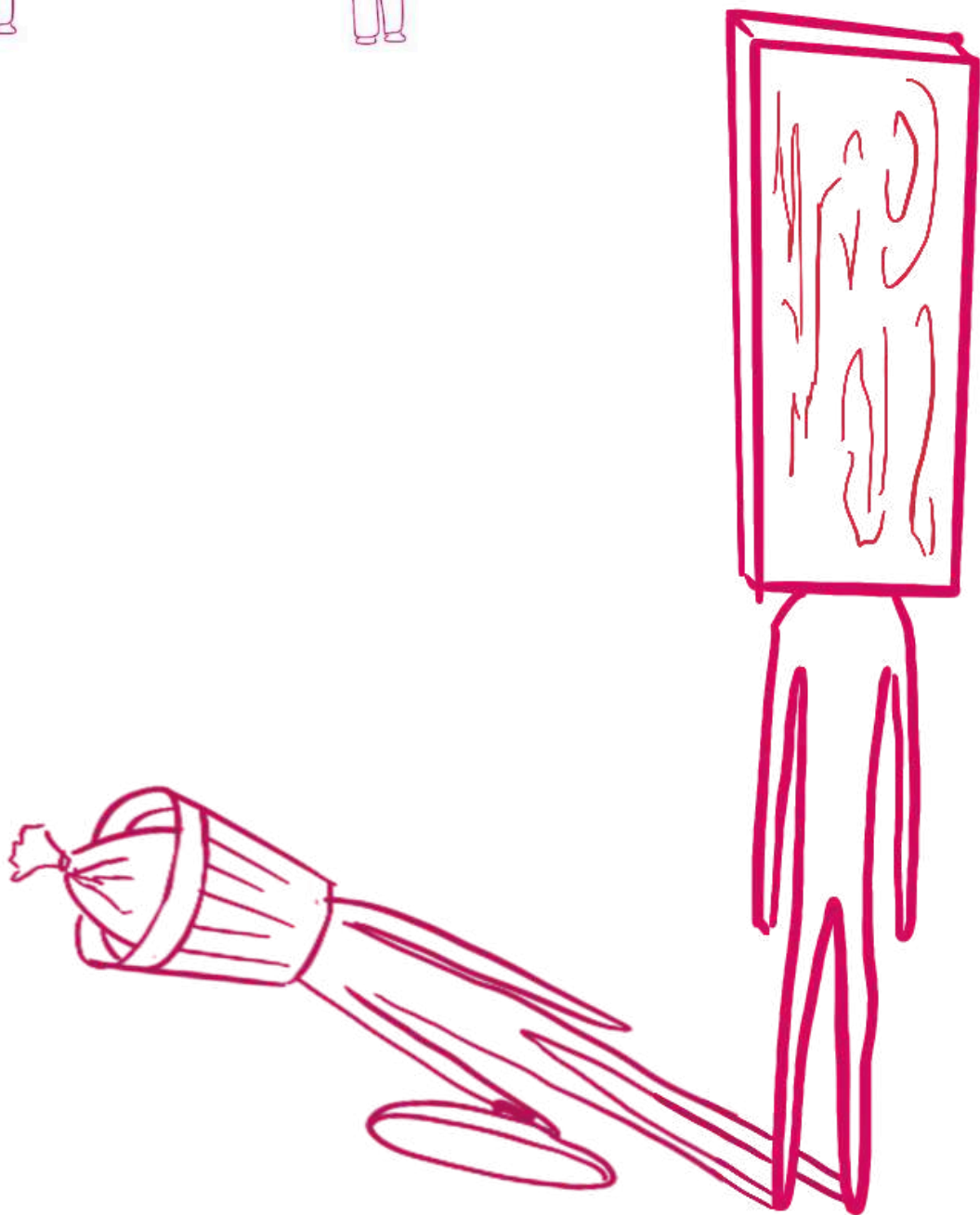
Le réemploi, c'est donner une seconde vie à un matériau ou un objet pour le même usage que celui pour lequel il a été conçu, avant qu'il ne finisse à la benne. Pas de transformation, pas de broyage : l'objet reste ce qu'il est, il change juste de mains ou de chantier. C'est en ça qu'il se distingue du recyclage, qui lui transforme la matière pour en faire autre chose. Réemployer, c'est plus direct, plus économe, et quelque part, plus honnête avec ce que la matière a déjà été.

L'idée n'est pas nouvelle. Pendant des siècles, réemployer était une évidence: on récupérait les pierres des temples romains pour construire des églises, on réutilisait les poutres d'un bâtiment démolì pour en élever un autre. C'est l'abondance industrielle du XXe siècle qui a rendu le neuf si accessible, et le jetable si banal. Le réemploi est alors devenu marginal, presque archaïque. Aujourd'hui, face à l'épuisement des ressources et à l'urgence climatique, il redevient une nécessité.

Les chiffres parlent d'eux-mêmes. Le secteur de la construction est responsable de près de 40% de la consommation d'énergie mondiale et génère entre 30 et 40% des déchets produits sur la planète. En France, le bâtiment produit chaque année plus de 40 millions de tonnes de déchets, soit plus que tous les autres secteurs réunis. Et pourtant, une grande partie de ces matériaux pourrait continuer à servir. Une charpente démontée soigneusement, des briques descellées une à une, des menuiseries déposées sans être fracassées, tout ça peut retrouver une vie ailleurs, dans un autre projet, pour un autre usage.

Mais le réemploi dépasse largement le seul secteur du bâtiment. Dans le textile, le mobilier, l'électronique ou l'agroalimentaire, des filières entières se structurent autour de cette logique. Les ressourceries, les repair cafés, les plateformes de seconde main ont transformé des pratiques longtemps considérées comme alternatives en réflexes quotidiens pour des millions de personnes. Le marché mondial de l'occasion représente aujourd'hui plusieurs centaines de milliards d'euros, et il continue de croître.

Ce qui change vraiment, c'est le regard qu'on porte sur la matière. Réemployer, c'est accepter qu'un objet ait une histoire avant d'arriver entre nos mains : une trace, une irrégularité, une patine. C'est concevoir avec ce qui existe plutôt que de partir systématiquement de zéro. En architecture comme ailleurs, cette contrainte devient de plus en plus une qualité. Elle oblige à l'inventivité, à l'attention, à une certaine humilité face à la matière.



Gaspillage

II.

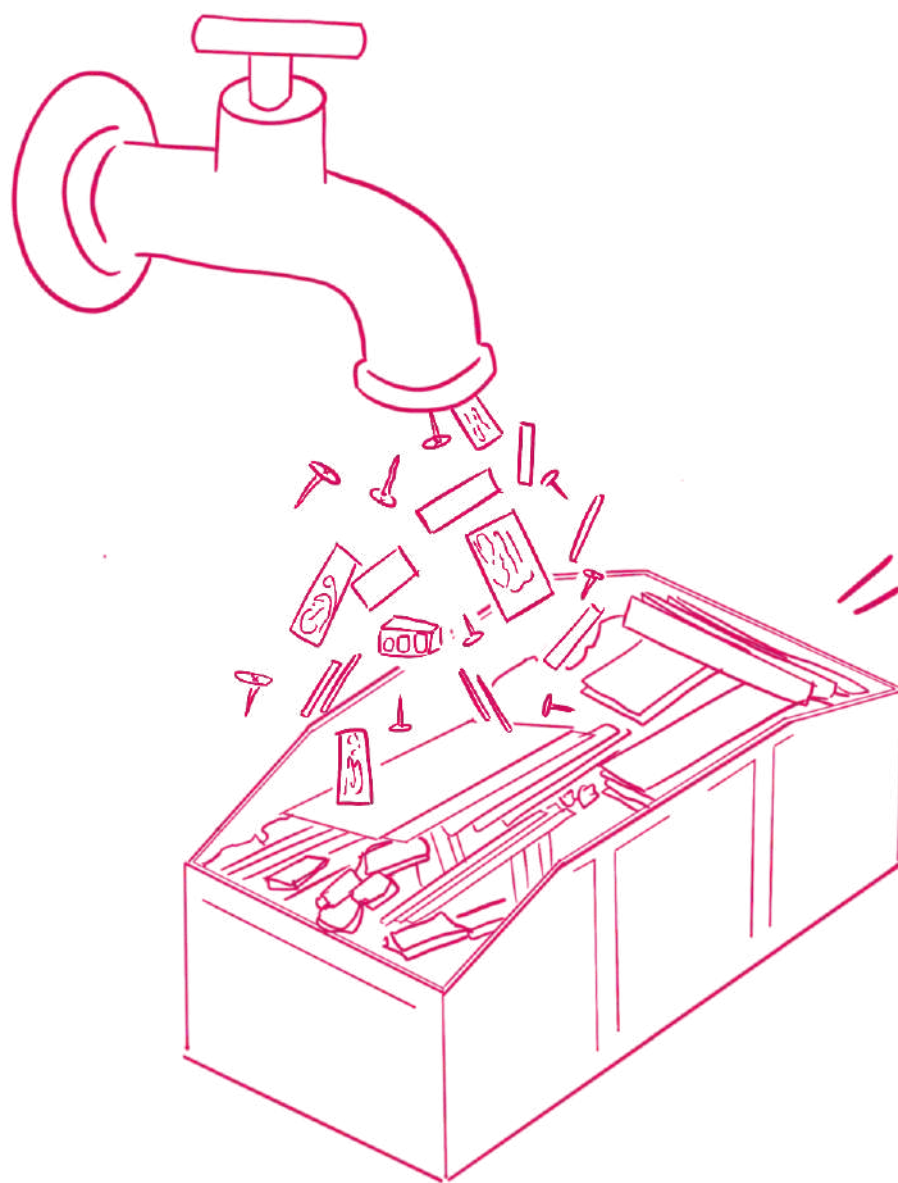
Gaspiller, c'est laisser partir quelque chose qui aurait pu servir. Une ressource mal utilisée, un matériau jeté trop tôt, une compétence ignorée. Le gaspillage prend mille formes, mais il a toujours le même goût : celui d'un potentiel gâché.

Dans le secteur de la construction, ce potentiel gâché est massif. Le bâtiment est l'un des secteurs les plus consommateurs de ressources au monde. Mais au-delà des chiffres globaux, le gaspillage se niche dans le quotidien même des chantiers: des matériaux commandés en trop grande quantité, des stocks qui s'accumulent puis finissent à la benne, des équipes qui attendent du matériel qui n'arrive pas, des erreurs qui obligent à tout reprendre. C'est une accumulation de petits dysfonctionnements qui, mis bout à bout, représentent une perte colossale, en argent, en énergie, en matière. Les conséquences ne s'arrêtent pas aux portes du chantier. Une mauvaise gestion des déchets pollue les sols et les nappes phréatiques, perturbe les écosystèmes locaux, détruit des habitats. Et chaque nouveau bâtiment construit avec des matériaux vierges, c'est une extraction de plus, une émission de gaz à effet de serre supplémentaire.

Mais il n'y a pas besoin d'aller sur un chantier pour observer ça. À l'école, le gaspillage est là aussi, discret et banal à force d'être habituel. Chaque fin de semestre, les maquettes s'entassent puis disparaissent dans les bennes : du bois, du carton, du polystyrène, du fil de fer, des heures de travail. Les matériaux bruts s'accumulent dans les ateliers : fins de sacs de plâtre ou de béton, chutes de bois, restes de maquettes. Trop encombrants pour rester, pas assez valorisés pour être gardés, ils finissent jetés par souci de place et de temps. C'est une forme de gaspillage plus silencieuse que celle du chantier, mais elle dit quelque chose d'important : les réflexes se forment tôt. Ce qu'on apprend à faire, ou à ne pas faire, avec la matière pendant ses études, ça laisse des traces.

Ce qui est frappant, c'est que beaucoup de ces gaspillages sont évitables. Ils ne sont pas une fatalité. Ils sont souvent le résultat d'un manque de coordination, d'anticipation, ou simplement d'habitudes héritées d'une époque où tout semblait abondant et bon marché. Aujourd'hui, ces habitudes coûtent trop cher, tant économiquement qu'environnementalement, pour qu'on continue à les ignorer.

Repenser le gaspillage, à l'école comme sur le chantier, c'est finalement repenser la manière dont on fabrique l'espace. Et c'est exactement là que le réemploi entre en jeu.



Enjeux de conception contemporains

III.

Le secteur du bâtiment est l'un des plus consommateurs de ressources et l'un des plus polluants, il représente près de 40% des émissions de CO2 en Europe et génère plus de la moitié des déchets produits sur le continent. On ne peut plus construire n'importe comment, avec des tonnes de matériaux neufs extraits, transformés, transportés, puis jetés au premier coup de démolition. Le vrai enjeu aujourd'hui, c'est d'arrêter ce cycle, arrêter de tout jeter pour tout racheter.

Travailler avec ce qui existe déjà est devenu une posture cohérente, presque évidente face à l'urgence écologique. Mais c'est aussi, et surtout, une façon de repenser le projet à la racine. En architecture comme en paysage, le réemploi ne change pas seulement les matériaux qu'on utilise, il change la manière dont on réfléchit. Au lieu de partir d'une page blanche et de choisir ses éléments sur catalogue, il s'agit de faire l'inverse : regarder ce qu'on a sous la main, comprendre ce que ça peut faire, et laisser la matière orienter le projet. C'est une conception par le disponible plutôt que par l'idéal. Cette approche demande d'accepter l'imperfection du matériau de seconde main. Mais c'est précisément là que quelque chose d'intéressant se joue. Les défauts deviennent des caractères. La trace du déjà-vécu devient une qualité. Des agences comme Lacaton & Vassal, Encore Heureux ou Point Suprême ont montré que cette contrainte, bien assumée, produit une architecture sincère et inventive.

Pour des étudiants en architecture et en paysage, c'est aussi un exercice formateur. Concevoir à partir de ce qui existe, c'est apprendre à être économe, ingénieux, à trouver des solutions avec ce qu'on a, que ce soit pour une maquette ou pour un futur chantier. C'est une compétence qui sera indispensable. Construire de façon frugale, ce n'est pas construire moins bien. C'est construire autrement, avec plus d'attention portée à la matière, à sa trajectoire, à ce qu'elle peut encore offrir.



Récupérathèque

IV.

Une récupérathèque, c'est d'abord un mot inventé pour désigner quelque chose qui n'existait pas encore, ou plutôt, quelque chose qui existait sans nom. Un espace coopératif où les matériaux circulent, où ce qui n'a plus d'usage pour l'un devient la matière première de l'autre. Pas un simple libre-service, pas une brocante, pas une benne de récupération, quelque chose de plus organisé, de plus vivant.

Le principe est simple : sortir du schéma habituel où l'on achète neuf et l'on jette ce qui reste. À la place, un système d'échange fondé sur une monnaie interne qui permet de valoriser ce qu'on apporte et de repartir avec ce dont on a besoin, de manière équitable. Chaque matériau déposé a une valeur. Chaque matériau récupéré en a une aussi. C'est une économie à l'échelle de l'école, modeste mais cohérente.

Mais la récupérathèque, ce n'est pas qu'un système de gestion de matériaux. C'est aussi un lieu, un endroit où l'on se croise, où l'on parle de ses projets, où l'on s'entraide. Un espace qui transforme une conviction écologique en geste quotidien, sans que ça demande un effort particulier. Le réemploi cesse d'être une posture pour devenir une habitude.

Ce qui change fondamentalement, c'est le rapport à la ressource. On n'est plus seulement des consommateurs de matière, on en devient les gardiens, temporairement. Et ça, à l'échelle d'une école d'architecture et de paysage, ça a du sens.



Contexte

V.

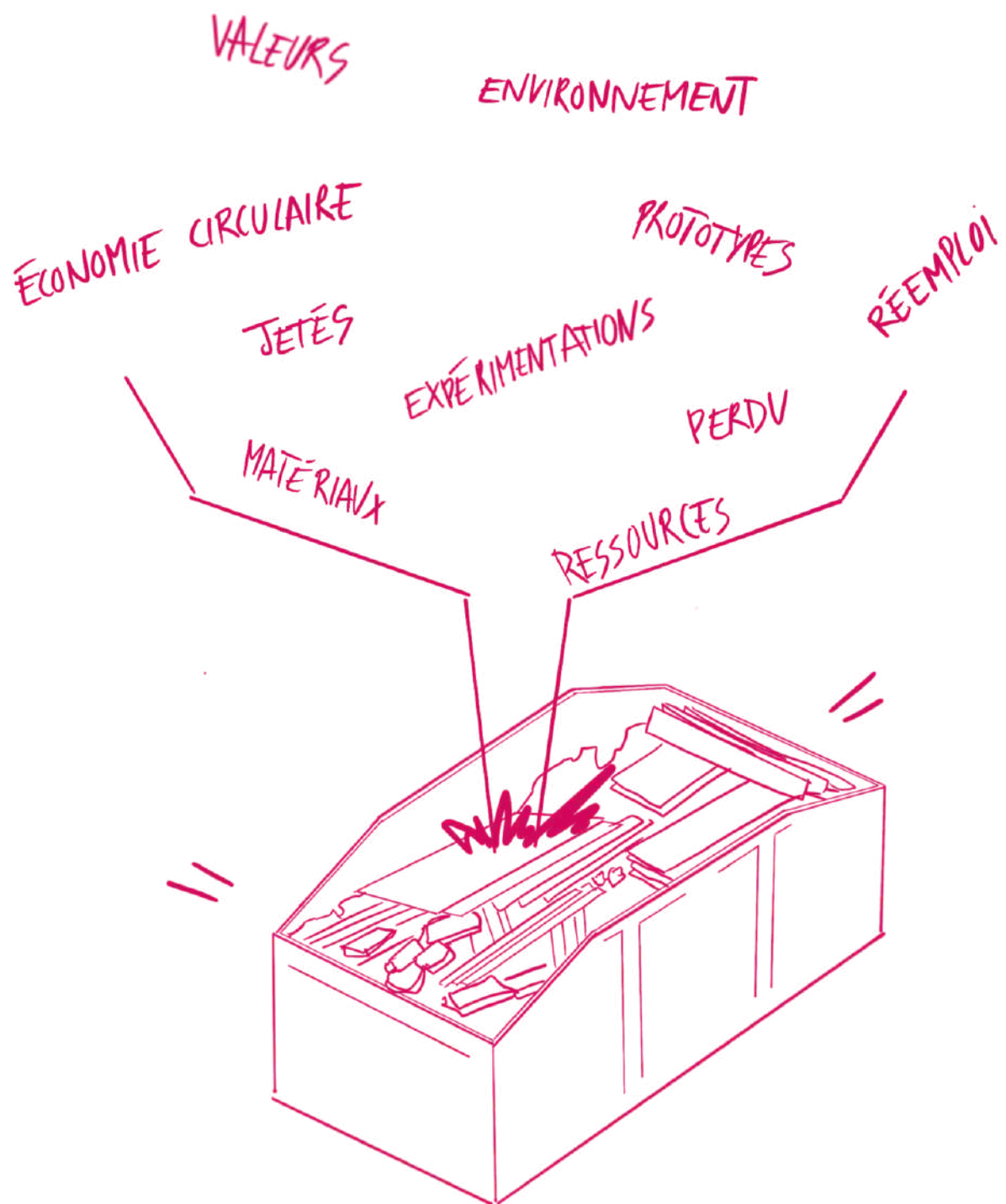
Réinventer, c'est le métier de concepteur. Expérimenter, détourner, récupérer, c'est aussi notre manière d'apprendre.

À l'ENSAP Bordeaux, la durabilité et l'attention aux ressources font partie de ce qu'on nous transmet. Pourtant, le constat du quotidien est souvent inverse : des matériaux encore utilisables finissent à la benne, perdus, alors qu'ils auraient pu servir à une maquette, un prototype, une expérimentation. Du bois, du carton, du plâtre, des chutes de toutes sortes sont jetés par manque de place ou d'organisation, faute d'un endroit où les déposer.

Cette contradiction finit par interroger. On apprend à penser le réemploi et l'économie circulaire, sans avoir vraiment les moyens de les pratiquer au quotidien. Il y a un écart entre les valeurs transmises et les outils disponibles pour les incarner. C'est de cet écart qu'est née La Mala'Clou.

Un projet porté par six étudiants de l'ENSAP Bordeaux, construit avec de nombreux acteurs : le collectif Cmd+O, le BDE Elypse, l'atelier maquette, l'enseignement d'ArtLab', la fédération des récupérathèques. L'objectif est simple : installer durablement une récupérathèque à l'école, un lieu de tri, de stockage et de mise à disposition de matériaux de réemploi, accessible à toutes et tous.

Des expériences similaires ont déjà montré que ça fonctionne : à l'ENSAP Lille, à l'EBA Bordeaux. La Mala'Clou s'en inspire et cherche à s'ancrer dans le fonctionnement réel de l'école, pas comme un projet ponctuel, mais comme quelque chose qui dure. Le réemploi ne devrait pas rester une idée, il devrait devenir un réflexe, inscrit dans la culture des architectes et des paysagistes qu'on est en train de devenir.



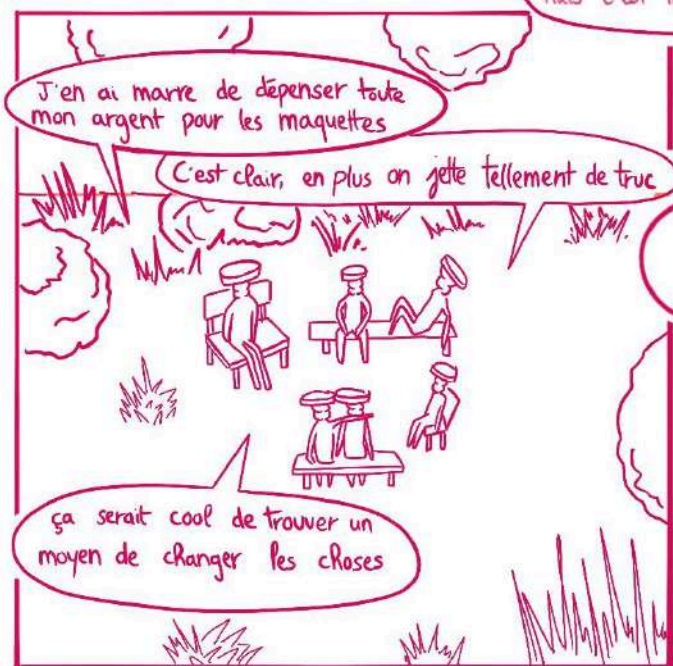
La graine est déposée en juin 2025, lors d'une rencontre un peu par hasard lors d'un tournage à l'école. Clifford et Léo, deux anciens étudiants aujourd'hui à la tête du collectif Cmd+O, posent l'idée d'une récupérathèque à l'ENSAP. Sur le moment, ça reste une idée en l'air, mais elle ne nous quitte pas vraiment.

En parallèle, une piste se dessine du côté de Pessac : une entreprise qui récupère du carton en grande quantité, et avec qui un partenariat semblait possible. L'idée de proposer ces matériaux directement aux étudiants rejoint naturellement ce projet naissant. Les deux fils commencent à se tisser ensemble.

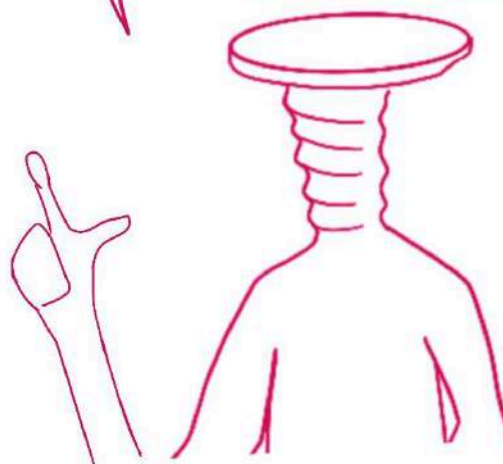
Le 30 octobre 2025, pendant les vacances de la Toussaint, une visite de la ressourcerie municipale dont s'occupe le collectif Cmd+O change un peu l'échelle de tout ça. Ce qu'il y a là-bas, les matériaux accumulés, en attente de réemploi, en quantité bien plus importante qu'imaginé, donne une autre mesure au projet. Ce n'est plus seulement une question d'école. C'est une question de ville.



Ça pourrait nous servir pour d'autres projet !
Mais c'est impossible, y'a pas assez de place chez moi !



et si on créer une récupérathèque !



Présentation

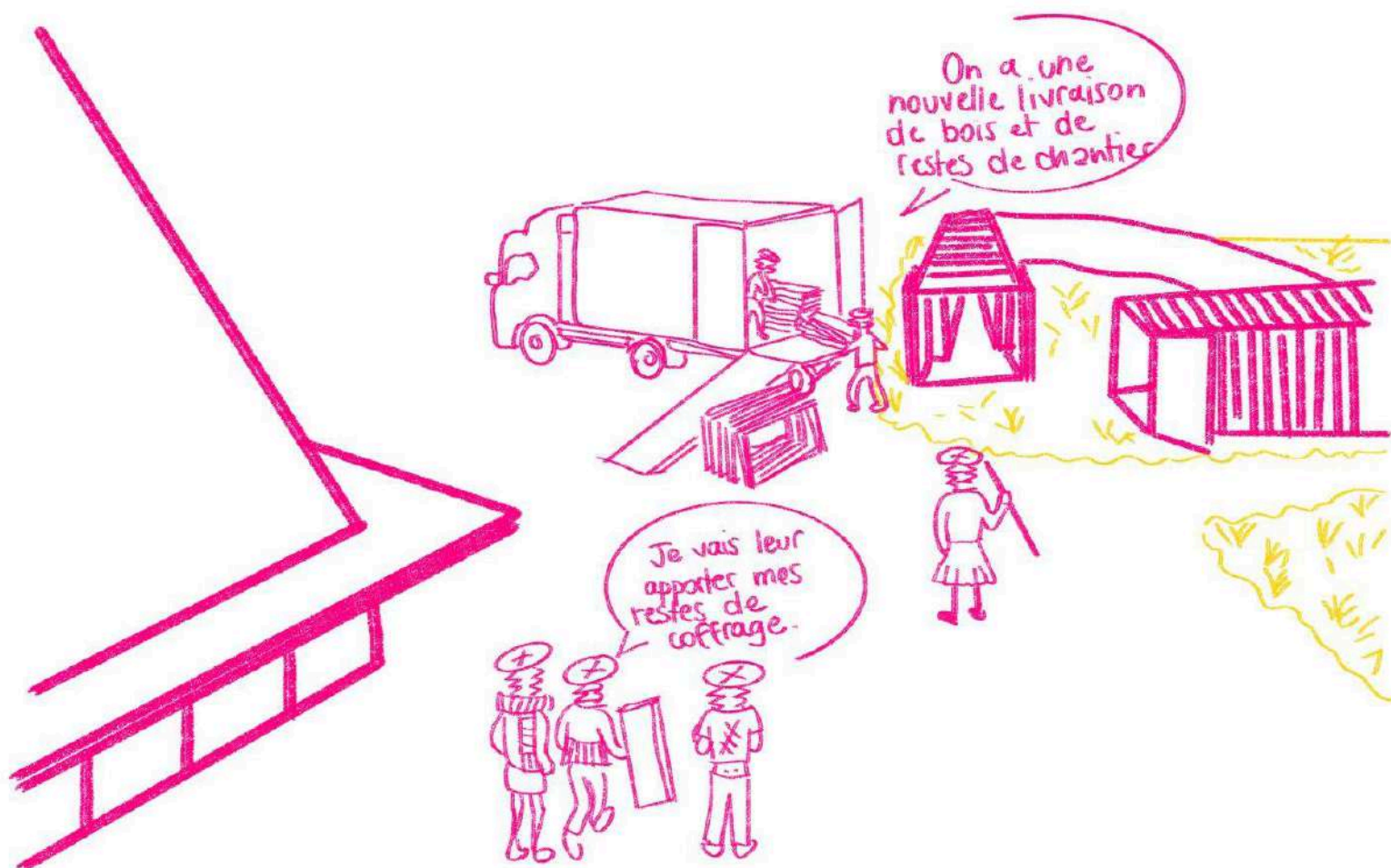
VII.

La Mala'Clou, c'est l'endroit où l'idée devient concrète. Pas un simple lieu de stockage, un dispositif pensé pour transformer les ressources délaissées en matériaux de projet, accessibles, triés, prêts à servir.

L'outil s'adresse à l'ensemble des étudiants de l'école, même si la réalité des rythmes étudiants, les stages, les mobilités, les allers-retours entre les cycles, laisse imaginer une communauté active d'environ 200 à 300 usagers réguliers. Ce n'est pas rien, pour deux conteneurs maritimes installés dans l'enceinte de l'école.

Ces deux conteneurs, c'est le cœur du dispositif. Leur robustesse et leur modularité en font une solution durable, capable de s'inscrire dans le site sans le contraindre. L'un accueille le petit matériel, la quincaillerie et le comptoir d'accueil : le point de contact, l'endroit où ça se passe. L'autre est dédié aux matériaux de plus grand format, stockés et redimensionnés à des formats standards pour permettre un réemploi immédiat. L'idée, c'est que ça soit simple à utiliser, qu'on entre, qu'on trouve, qu'on reparte avec ce qu'il faut.

Mais la Mala'Clou ne fonctionne pas en libre-service anonyme. Elle est gérée par les étudiants, animée par des permanences qui en font un vrai lieu d'échange, un endroit où l'on parle matière, où l'on s'entraide sur les projets, où la sensibilisation se fait naturellement, sans cours magistral. C'est ça l'ambition : que la récupérathèque devienne un réflexe naturel dans notre quotidien de concepteurs, pour qu'apprendre à construire rime enfin avec apprendre à ne plus jeter.



Acteurs & collaborateurs

VII.

La récupérathèque ne serait pas ce qu'elle est sans les différents acteurs qui l'ont accompagnée et continuent de le faire.

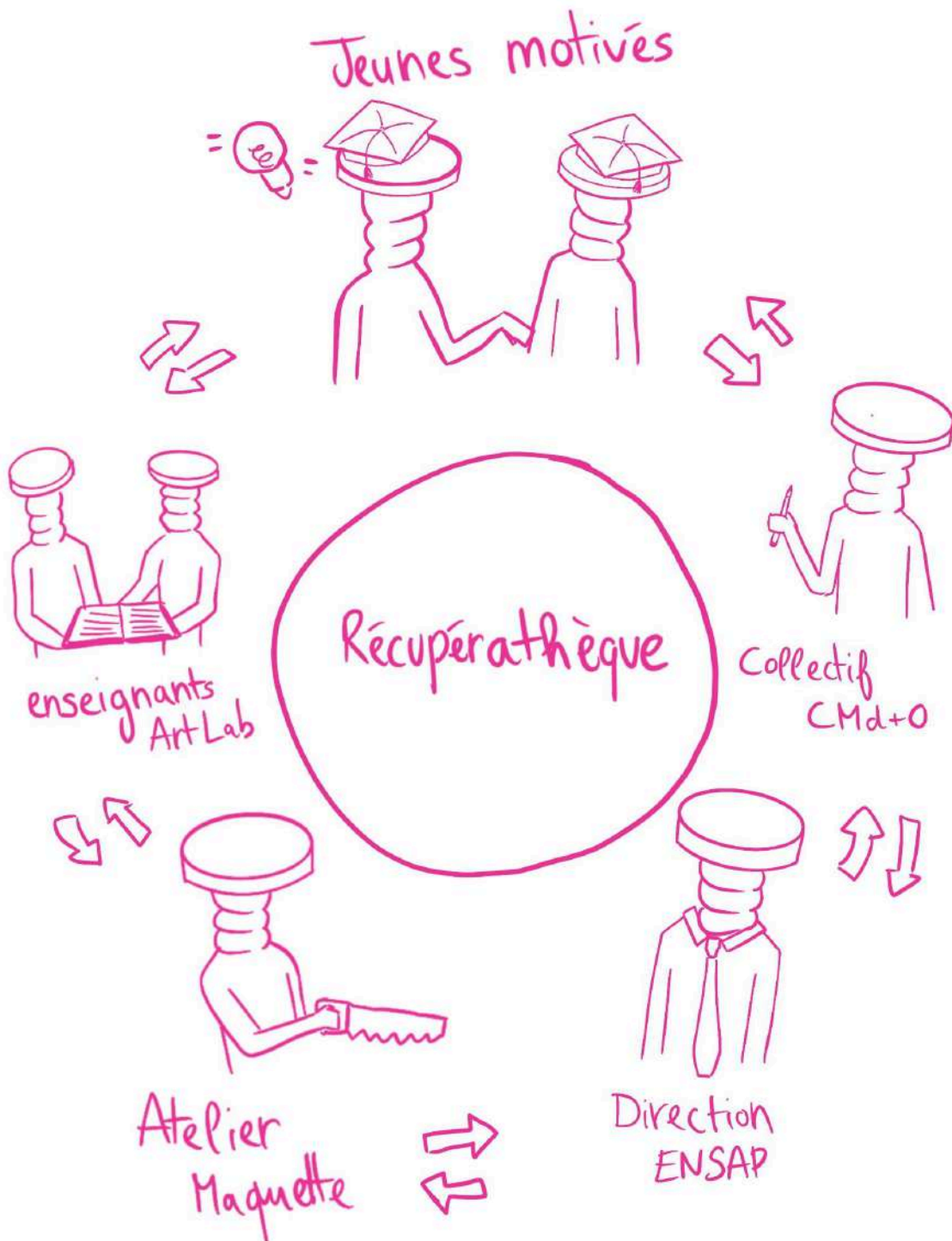
Le collectif Cmd+O a joué un rôle central dès le départ. Clifford et Léo, anciens étudiants de l'ENSAP aujourd'hui en charge de la Ressourcerie Culturelle Municipale, ont transformé une étincelle en projet concret. Leur expérience du réemploi à l'échelle de la ville a donné au projet une profondeur et une légitimité qu'il n'aurait pas eues seul.

La direction de l'ENSAP a apporté le regard de l'institution. Elle a confronté le projet à la réalité des réglementations, ouvert des possibilités, posé des limites utiles. Ce dialogue n'a pas toujours été simple, mais il a été indispensable. C'est lui qui a permis au projet de s'ancrer dans la réalité de l'école plutôt que de rester une belle idée.

L'atelier maquette est un partenaire du quotidien. Son expérience de la matière, de la manipulation et de la gestion des stocks a permis d'organiser le fonctionnement de manière efficace et d'éviter des erreurs que seule la pratique permet d'anticiper. Sans lui, la standardisation des matériaux n'aurait pas la même solidité.

Les enseignants d'ArtLab' ont questionné, encouragé, validé. Leurs retours ont permis d'affiner les choix et de les ancrer dans la réalité pédagogique de l'école. Leur implication est aussi un signal fort : si les enseignants s'intéressent au projet, c'est qu'il a quelque chose à dire à l'enseignement.

La Fédération des Récupérathèques a été une ressource décisive. C'est elle qui a répondu aux questions que personne d'autre ne pouvait trancher : sur l'emplacement, la monnaie d'échange, les événements, le dispositif du conteneur. C'est aussi elle qui a introduit le workshop comme outil de lancement, et qui a apporté au projet une crédibilité et des références bien au-delà de ce qu'une équipe d'étudiants en licence 2 aurait pu construire seule.



Références

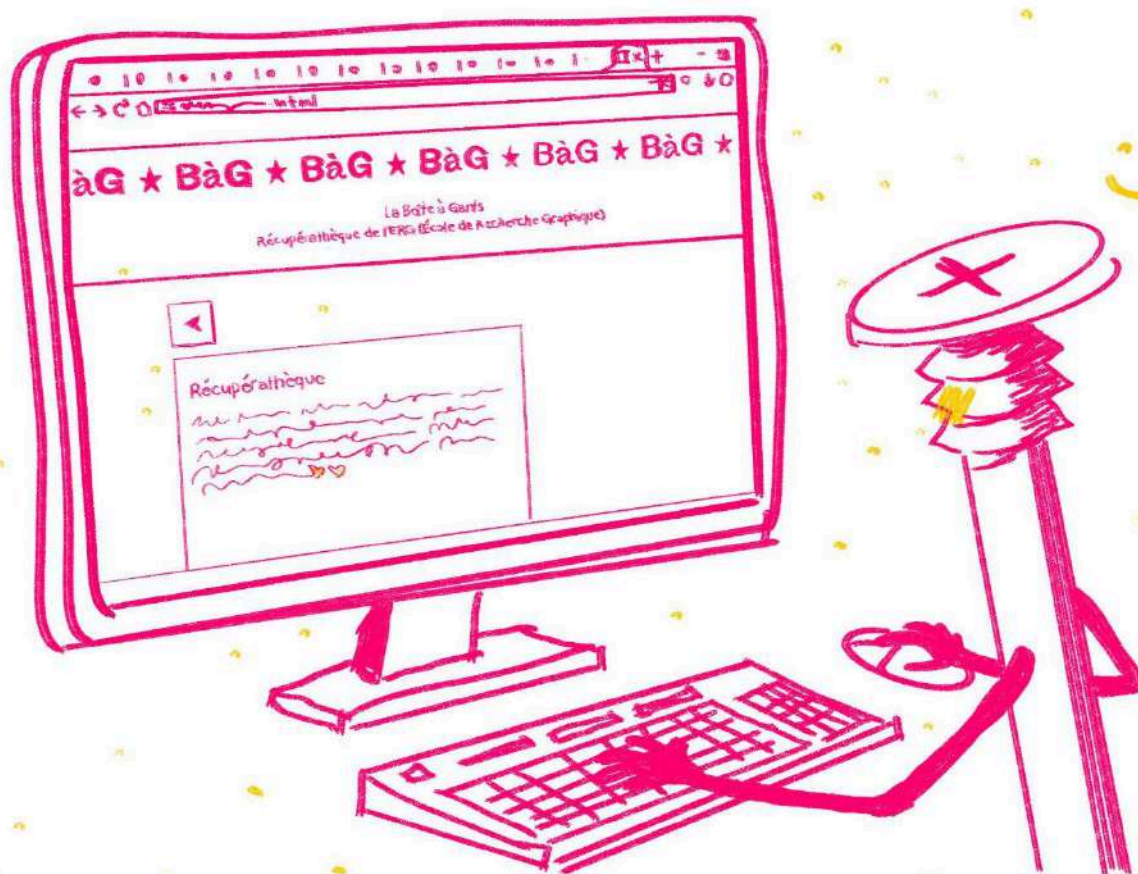
IX.

La BàG — École de Recherche Graphique, Bruxelles

La BàG, c'est la récupérathèque de l'École de Recherche Graphique de Bruxelles. Créée en 2018 par les étudiants, autogérée par les étudiants, accessible à toute la communauté de l'école ainsi qu'aux personnes proches du projet. Première du genre à Bruxelles, elle s'inscrit dans un mouvement qui émergeait alors dans plusieurs écoles d'art européennes, à Lyon, Strasbourg, Toulouse.

Ce qui rend la BàG particulièrement intéressante, c'est la sophistication de son système. Sa monnaie interne, le Glock, ne s'obtient pas seulement en apportant des matériaux. Elle récompense aussi la participation au fonctionnement de la récupérathèque : permanences, gestion, reconditionnement. Une heure de permanence vaut dix Glocks. L'inscription est gratuite et donne droit à vingt Glocks de départ. C'est un système pensé pour limiter les inégalités de pouvoir d'achat entre étudiants, et pour valoriser autant le temps que la matière.

Les matériaux collectés, issus de l'école, de récoltes en rue ou de partenariats avec des entreprises et collectifs locaux, sont triés, reconditionnés, et parfois référencés en ligne. C'est ce soin de la documentation qui a rendu la BàG si utile pour la Mala'Clou. Leur travail bien référencé a permis d'anticiper des questions qui auraient pu prendre des mois à résoudre, sur la monnaie, la communication, les partenariats.



La Boîte à Sardines — EBABX, Bordeaux

La Boîte à Sardines, c'est la récupérathèque de l'École Supérieure des Beaux-Arts de Bordeaux. Née en 2021, portée conjointement par des étudiants et des personnels de l'école, elle collecte des matériaux issus de l'école et glane à l'extérieur auprès de partenaires institutionnels et d'entreprises locales. Tout est entreposé dans deux conteneurs installés sur le parvis végétalisé de l'école.

Cinq ans après sa création, le projet est toujours pleinement opérationnel et les conteneurs sont en excellent état. C'est une des premières choses qu'on a voulu vérifier en allant visiter le lieu : est-ce que ça tient dans le temps, est-ce que le dispositif résiste à l'usage ? La réponse est oui. Cette visite a été déterminante pour concrétiser notre propre projet et comprendre les enjeux réels d'une récupérathèque au quotidien.

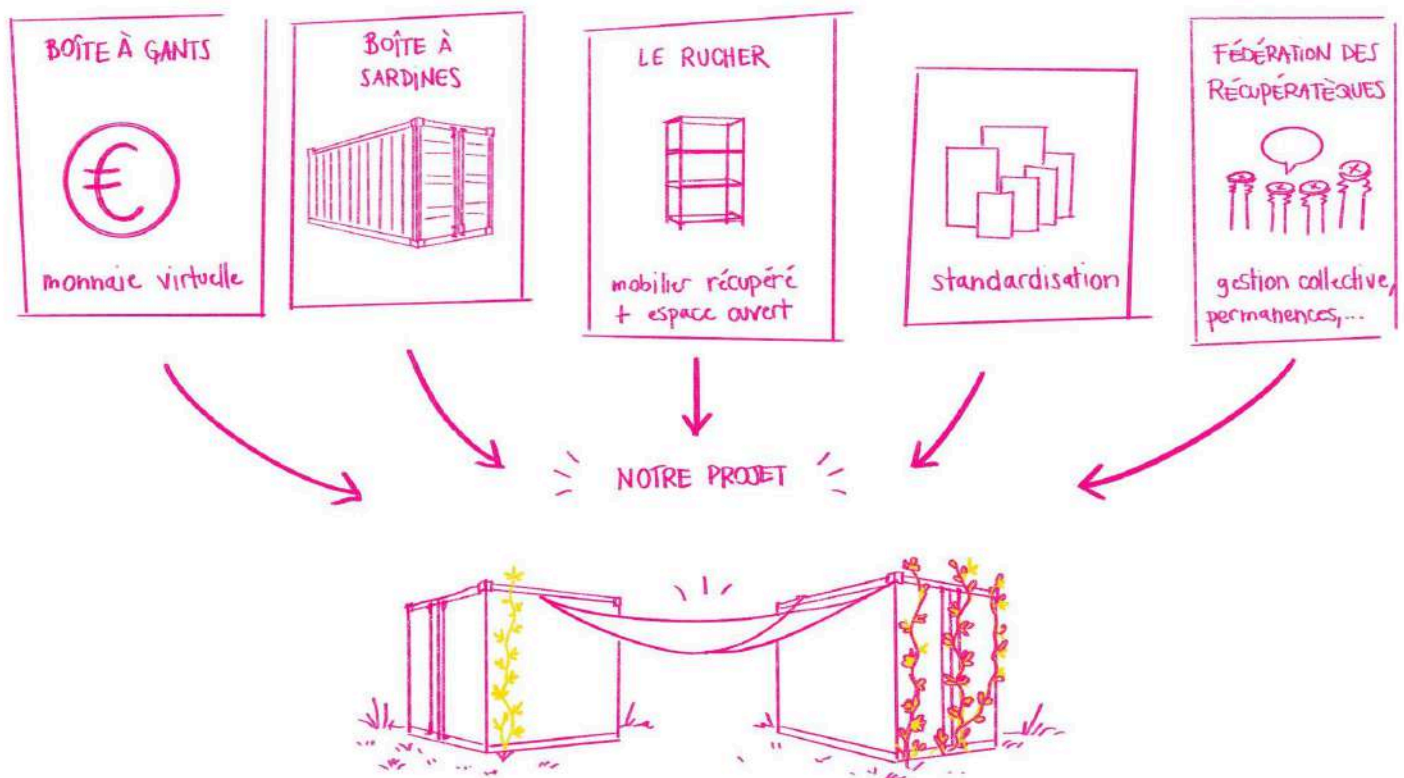
Son fonctionnement reposait initialement sur une monnaie d'échange, le Sardou, acquise en apportant des matériaux ou en participant au fonctionnement. Aujourd'hui, le système a évolué vers quelque chose de plus souple : les étudiants contactent directement les référents pour récupérer ce dont ils ont besoin, sans contrepartie formelle. Une évolution qui dit quelque chose sur la vie d'une récupérathèque : elle se transforme, s'adapte, trouve son propre équilibre avec le temps.

Le Rucher — UCLouvain LOCI, Bruxelles

Le Rucher prend place à l'école d'architecture LOCI de Bruxelles, installé depuis février 2021 dans un contexte particulier : celui de la crise sanitaire, qui avait mis en lumière les fragilités des approvisionnements et l'importance de disposer de ressources locales.

Ce qui distingue le Rucher, c'est son implantation. Situé à l'accueil de l'école, avec une ouverture directe sur la rue, il ne se destine pas uniquement à la communauté universitaire. Il vise à inscrire l'école dans la dynamique de son quartier, à favoriser les échanges avec le voisinage. C'est une posture intéressante : la récupérathèque comme outil d'ouverture urbaine, pas seulement scolaire.

L'aménagement intérieur est lui-même une démonstration. L'ensemble du mobilier a été conçu et fabriqué à partir de matériaux récupérés dans les caves de l'école. Sur cinquante mètres carrés, le Rucher propose une diversité de ressources : fournitures de dessin, cartons, bois léger, profilés, frigolite. Il fonctionne avec une monnaie interne, le Loci, et accueille environ deux cents utilisateurs réguliers. Ouvert tous les jours de la semaine entre 12h45 et 14h, il a calé ses horaires sur le rythme naturel de la vie étudiante. Comme nous.



Matière Grise — Julien Choppin et Nicola Delon, Encore Heureux Architectes, 2014

Matière Grise est un ouvrage dirigé par Julien Choppin et Nicola Delon, fondateurs de l'agence Encore Heureux Architectes, publié en 2014 par le Pavillon de l'Arsenal. Orientés vers cet ouvrage par les enseignants d'Art'Lab, il a nourri notre réflexion sur les questions de réemploi dans le quotidien et spécifiquement en architecture.

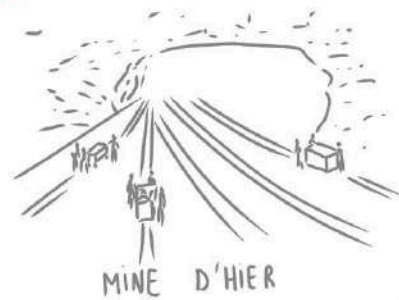
Plus qu'un apport théorique, il fonctionne en partie avec un système qui nous a directement inspirés : une page de texte pour une page de dessin. Le texte est dense, riche, et apporte une connaissance détaillée de chaque thème. Le dessin vient en complément et propose une lecture plus rapide, en diagonale. Cet exercice graphique nous a été précieux en tant qu'auteurs — synthétiser une pensée par le dessin, penser le livre pour qu'il soit lu de manière ludique, toujours dans cette volonté d'accessibilité.

Au-delà de son format, Matière Grise montre des exemples concrets où le réemploi est pleinement intégré dans la conception architecturale — soixante-quinze projets construits, de l'Iran à l'Australie, qui démontrent qu'il ne s'agit pas d'une utopie mais d'une pratique possible, à toutes les échelles. Il dresse des constats qui ont permis d'élargir le regard et de prendre conscience de l'étendue de la problématique mondiale liée aux questions environnementales, de matière et de gaspillage.

Son titre porte enfin un double sens. Consommer plus de matière grise — d'intelligence, de conscience, de créativité — pour consommer moins de matières premières. C'est peut-être la phrase qui résume le mieux ce que la Mala'Clou essaie de faire à son échelle.

Exploiter les mines urbaines

Partir d'un gisement local



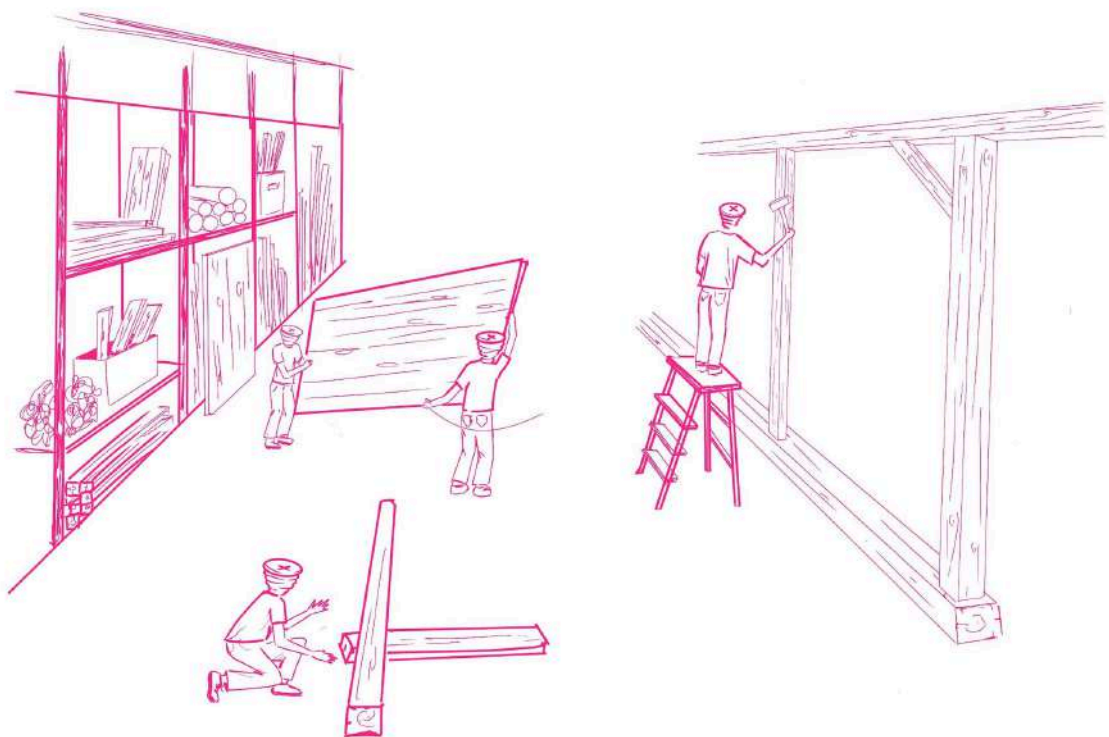
Centre de tri et de réemploi — ENSA Nantes

L'ENSA Nantes a mis en place un centre de tri et de réemploi au rez-de-chaussée de l'école, né du travail d'un groupe composé d'enseignants, d'agents administratifs, techniques et scientifiques. Ce qui distingue ce dispositif, c'est son ambition : offrir un outil qui s'intègre directement à la pédagogie et à la recherche, tout en favorisant une prise de conscience progressive aux problématiques du réemploi et de la gestion des déchets.

La force de ce modèle, c'est sa simplicité. L'espace est ouvert et fonctionne en libre-service, accessible à tous les usagers de l'école. Pas de monnaie d'échange, pas de système complexe, juste un lieu généreux, à portée de main, où déposer ce dont on n'a plus besoin et récupérer ce qui peut encore servir. C'est cette évidence du geste qui a retenu l'attention. ensa Nantes

L'espace est directement lié à la halle de fabrication de l'école, où les étudiants construisent à échelle 1. Dans le cadre d'ateliers pédagogiques, les étudiants conçoivent des façades à partir de matériaux de réemploi et en réalisent des fragments à échelle réelle, testant en situation concrète ce que le réemploi peut produire comme architecture. La récupérathèque et la halle fonctionnent ensemble — l'une alimente l'autre, l'une donne du sens à l'autre.

C'est cette articulation entre un espace de stockage et un espace de fabrication qui a nourri la réflexion sur la Mala'Clou. Voir le réemploi intégré à l'enseignement, mobilisé par les enseignants, utilisé sans friction par les étudiants — c'est exactement l'évidence à laquelle le projet aspire.



L'association

X.

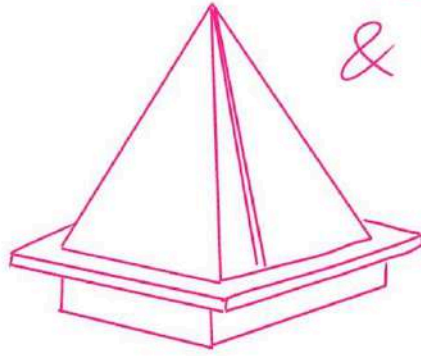
La Mala'Clou est une association étudiante, mais avant d'être une structure, c'est un groupe d'étudiants qui s'organisent, échangent, et avancent ensemble vers quelque chose de concret. L'idée depuis le début, c'est de construire un outil qui dépasse les parcours individuels de chacun, et qui reste utile bien au-delà de notre passage à l'école.

Le fonctionnement est horizontal. Pas de hiérarchie figée, chacun s'implique selon son temps et ses compétences. C'est cette diversité qui fait avancer le projet, et c'est aussi ce qui lui donne son caractère vivant. Les choses se construisent en faisant, en testant, en ajustant. On apprend à travailler ensemble au fil du projet, pas avant.

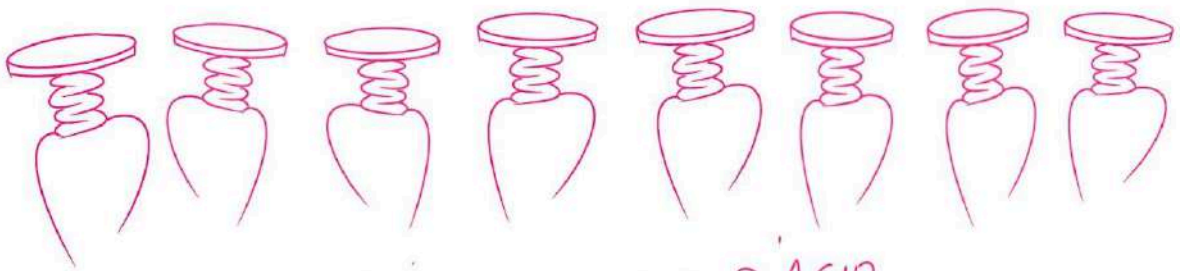
C'est aussi, pour chacun d'entre nous, une manière de vivre l'école autrement. Prendre des responsabilités, expérimenter, s'impliquer dans quelque chose qui nous échappe un peu. C'est une autre façon d'apprendre, en dehors des amphis et des rendus.

Et parce que tout ça ne vaut que si ça dure, la transmission est pensée dès maintenant. L'association ne doit pas reposer sur ses fondateurs, elle doit pouvoir être reprise, portée, transformée par d'autres. C'est à cette condition que la récupérathèque devient vraiment un outil de l'école, et pas seulement notre projet.

POUR L'ÉCOLE
& POUR DURER



CONSTRUIRE
ENSEMBLE



ENVIE COMMUNE D'AGIR
SANS HIÉRARCHIE

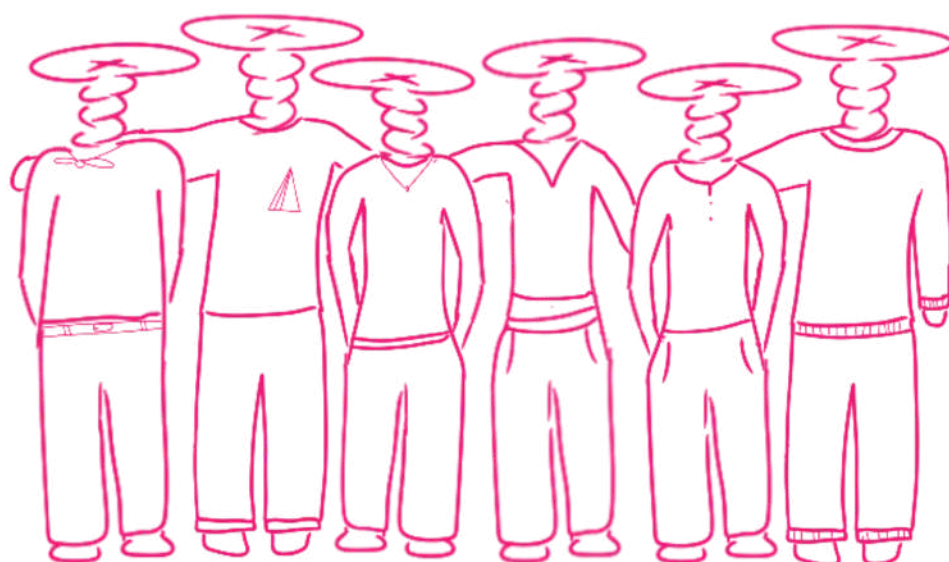
L'équipe

XI.

La Mala'Clou est née au cœur d'un groupe de copains : Lou, Lola, Marion, Giovanni, Méloée et Raphaël. Six étudiants en licence 2, lancés dans un projet d'intérêt général avec l'envie simple d'apporter quelque chose à l'école.

L'idée a grandi entre discussions, blagues, et pendant des amphes un peu trop longs. De quelque chose de vague et de lointain, la récupérathèque est devenue une vraie envie, quelque chose qu'on voulait vraiment faire exister, pas juste en parler.

C'est un projet qu'on porte ensemble, horizontalement, entre amis. Et c'est aussi, pour chacun d'entre nous, une manière de vivre l'école autrement, en faisant, en testant, en prenant des responsabilités pour quelque chose qui nous dépasse un peu.



Avant projet

XII.

Avant de construire, d'aménager, d'ouvrir l'association, il y a eu tout un chemin. Des moments simples, d'autres plus compliqués. Beaucoup d'élan, quelques doutes aussi.

Tout commence par des rencontres. La première, avec le collectif Cmd+O. Elle ouvre la porte à la Ressourcerie Culturelle Municipale, son fonctionnement, ses ressources, et surtout les liens possibles avec une future récupérathèque à l'école. Quelque chose se met en place assez vite : un dialogue, une envie commune. Les bases d'un partenariat se dessinent naturellement.

Puis viennent les recherches, les références. Regarder ailleurs pour mieux comprendre ici. La Fédération des récupérathèques, les initiatives déjà en place à l'EBA de Bordeaux ou à l'ENSA Nantes — autant d'exemples qui rendent le projet plus concret, plus solide. Ce qui paraissait encore flou commence à prendre forme.

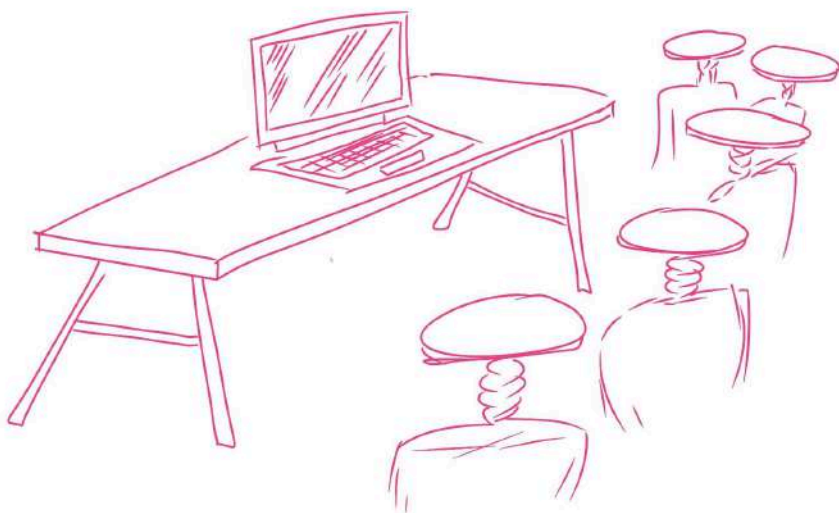
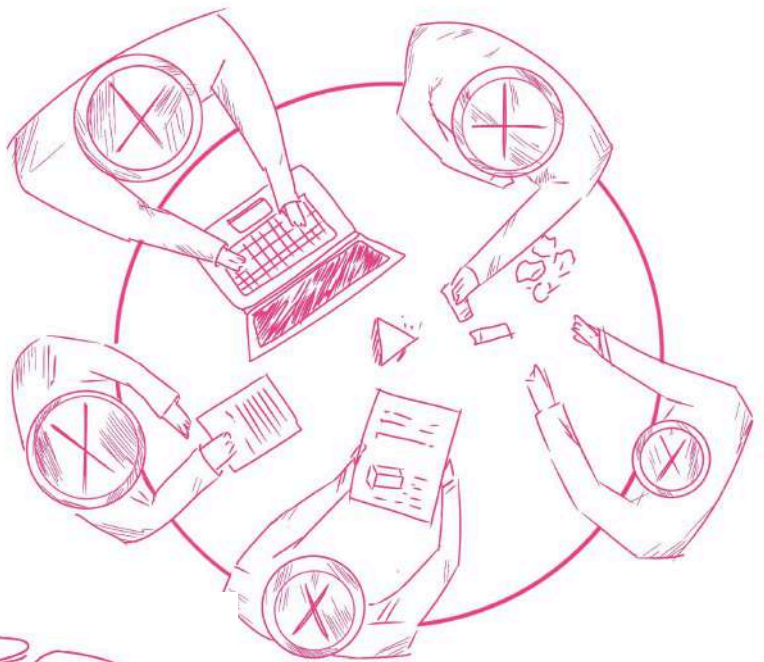
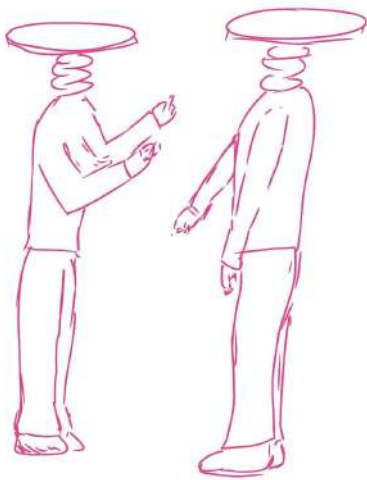
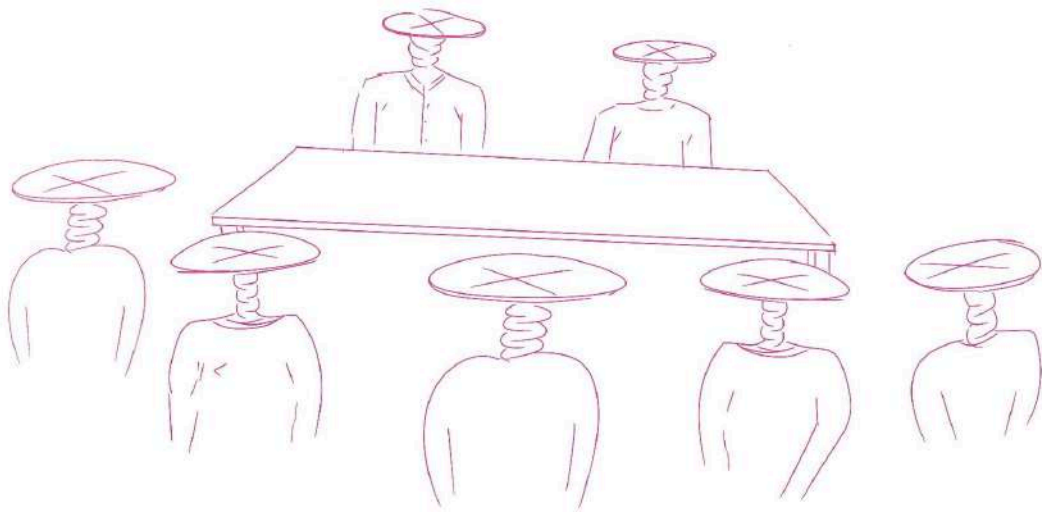
Les échanges avec la direction de l'école arrivent ensuite. Le projet s'affine, se précise, se structure. La confiance s'installe, lentement. Il faut apprendre à dialoguer, à composer avec des attentes différentes, à faire évoluer l'idée sans la perdre.

Vient alors le temps des démarches administratives — une étape moins visible, mais essentielle. Découvrir un cadre, s'y inscrire, rédiger des statuts, formaliser ce qui jusque-là était surtout une intention partagée. Les échanges avec les professeurs de l'ArtLab' viennent également nourrir le projet, le questionner, l'ancrer davantage dans la réalité de l'école.

La question du financement se règle avec le soutien des dispositifs CVEC. Ce qui restait encore en suspens devient possible. Le projet peut vraiment commencer.

.

Art' lab



Mise en place

XIII.

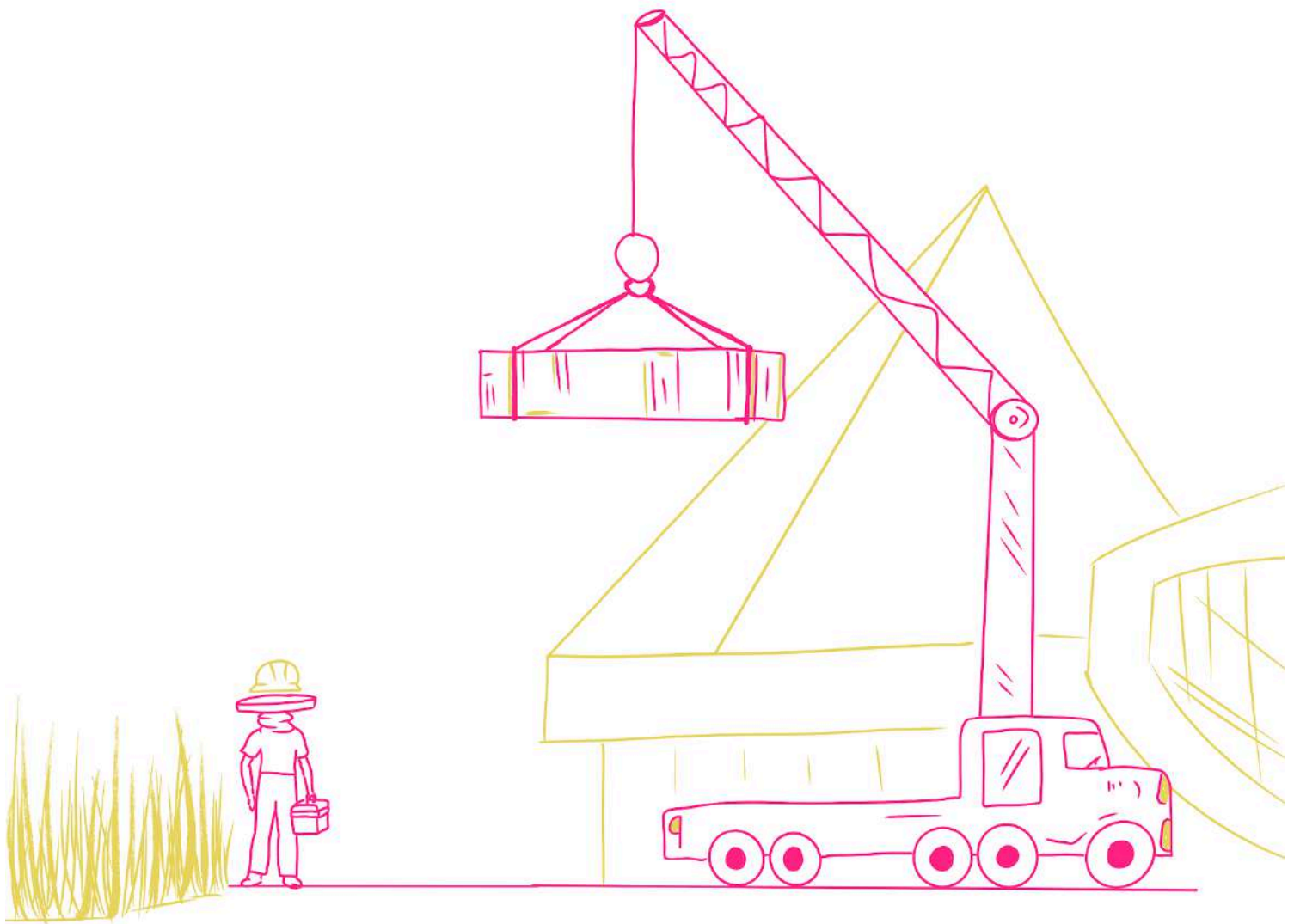
Installer deux conteneurs maritimes dans l'enceinte d'une école, ça ne s'improvise pas. La première question est logistique : ce sont des prestataires extérieurs qui assurent la livraison par camion-grue, ce qui impose un terrain dégagé et carrossable. Une contrainte qui vaut aussi pour la suite : les futures rotations de matériaux lourds demandent le même espace de dégagement.

Le conteneur maritime s'est imposé assez naturellement comme solution. Économique, facilement mobilisable, réversible, il coche les cases pratiques. Mais il y a quelque chose de plus dans ce choix : un conteneur, c'est déjà un objet réemployé, détourné de sa fonction initiale pour en trouver une nouvelle. En un sens, la récupérathèque commence avec son propre bâtiment.

Côté technique, la pose est réversible pour respecter le sol existant. Pas de dalle béton, des plots de fondation stabilisent les conteneurs tout en les décollant de l'humidité du terrain.

La dimension administrative n'est pas anodine. L'ENSAP Bordeaux est labellisée Architecture Contemporaine Remarquable, ce qui place le projet dans un contexte patrimonial exigeant. Toute intervention sur le site implique de passer par une déclaration de travaux ou un permis de construire. C'est cette étape qui officialise l'installation et fait basculer le projet du stade du projet à celui d'un lieu de vie réel.

.



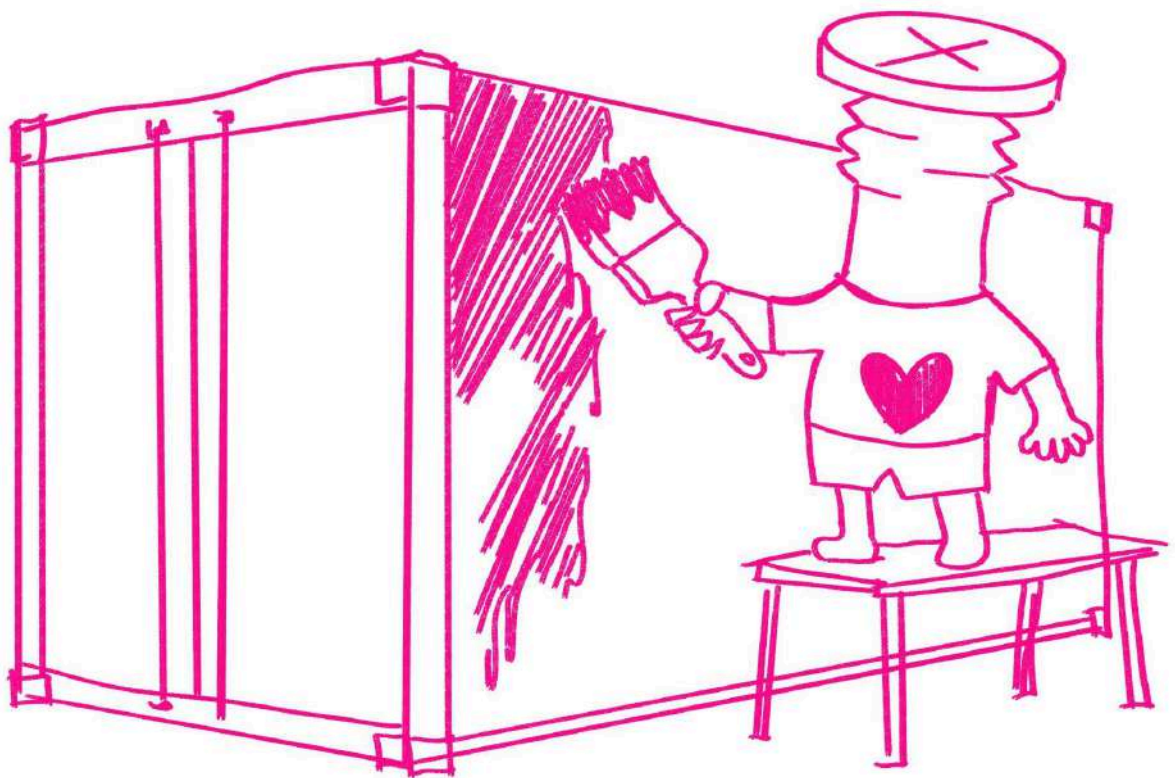
Enveloppe

XIV.

Un conteneur maritime, c'est fait pour traverser des océans, pas forcément pour stocker du carton à Bordeaux en août. La question de l'enveloppe s'est posée assez tôt : comment adapter ces volumes à leur nouvel usage sans les surcharger de techniques et sans trahir leur caractère ?

Les enjeux sont d'abord thermiques. Les fortes chaleurs estivales font monter la température à l'intérieur du métal à des niveaux qui peuvent endommager certains matériaux. La réponse la plus directe, c'est la ventilation : des grilles d'aération installées en façade permettent à l'air chaud de circuler et de s'échapper. Repeindre les toitures en blanc limiterait également la surchauffe par réflexion du rayonnement solaire. La question de l'isolation a été étudiée, mais elle n'est pas forcément indispensable. Une visite de la Boîte à Sardine, le conteneur récupérathèque de l'EBABX, l'a confirmé : avec une organisation interne adaptée, en regroupant les matériaux selon leur sensibilité à l'humidité, on peut s'en passer.

Mais l'enveloppe, ce n'est pas que de la performance. Une fois les questions techniques réglées, il reste quelque chose de plus intéressant à faire : donner une identité à ces conteneurs. Et cette identité ne sera pas posée une fois pour toutes. Elle se construira dans le temps, par couches successives, comme un palimpseste. Une première couche de peinture, un bleu ou un rose clair, pour marquer une présence. Puis progressivement, un bardage composé de matériaux récupérés par les étudiants, des chutes, des planches, des éléments glanés et assemblés au fil des apports. Une peau qui évolue, qui s'enrichit, et qui devient à elle seule un motif d'appropriation. En ce sens, l'enveloppe est pleinement dans l'esprit de la récupérathèque : pas un objet fini, mais quelque chose qui se fait, se refait, et appartient à tous.



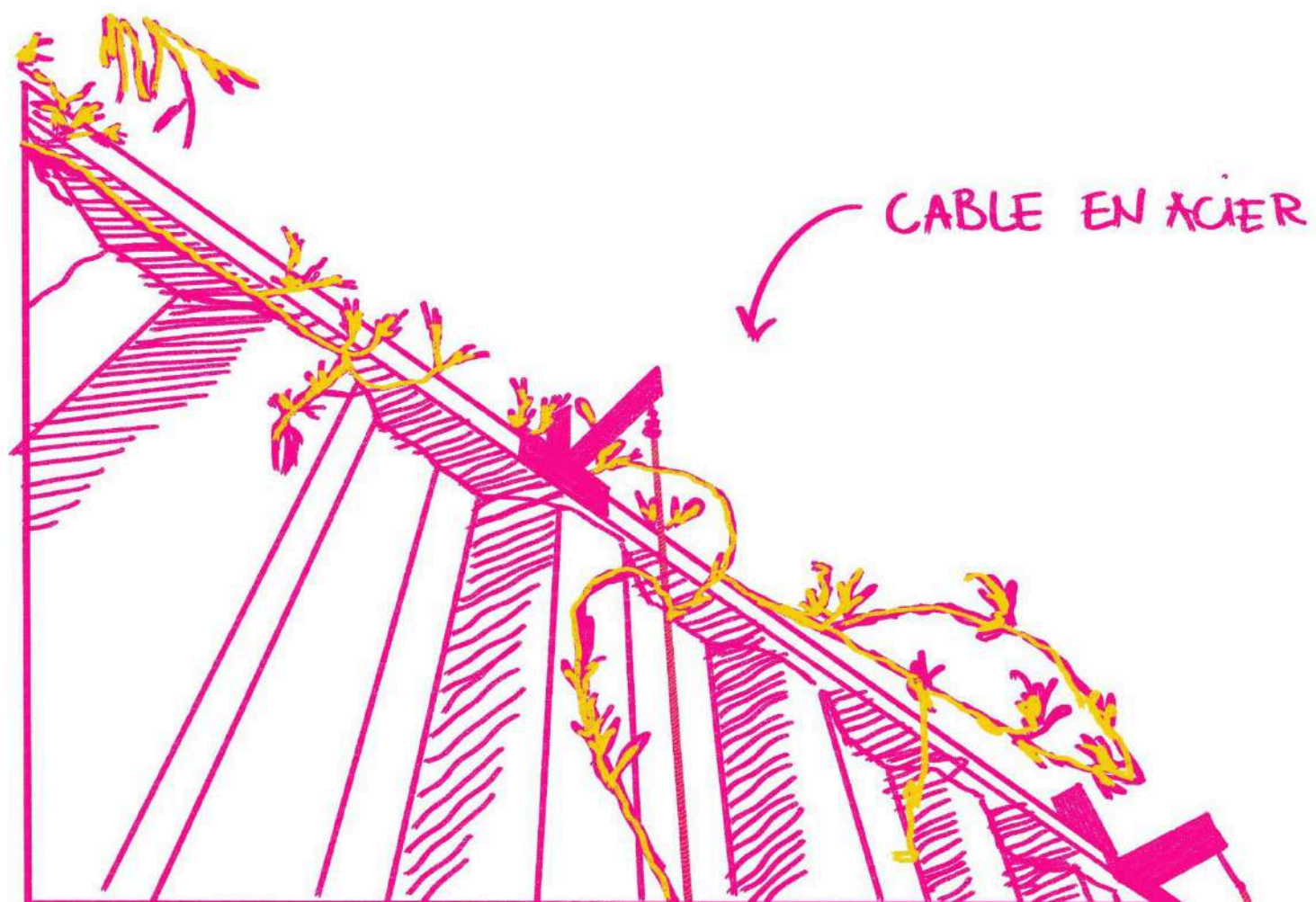
Végétation

XV.

La végétalisation fait partie du système dès le départ. Des plantes grimpantes, guidées par un réseau de câbles en acier courant le long des parois, viennent progressivement habiller le métal et adoucir ces volumes industriels dans le paysage de l'école. Ce n'est pas un habillage cosmétique, c'est une transformation lente, qui renforce le confort thermique du dispositif et s'inscrit dans la même logique d'évolution que l'enveloppe.

Dans le prolongement de ce système, une toile tendue entre les deux conteneurs viendrait compléter l'ensemble. Fabriquée en partenariat avec un groupe spécialisé dans la confection de voiles d'ombrage à partir de voiles de bateaux recyclées, elle s'intègre naturellement au dispositif : même logique de récupération, même légèreté, même cohérence avec l'esprit du projet. Elle crée entre les deux conteneurs un espace intermédiaire ombragé, couvert, propice aux échanges et aux expérimentations.

L'implantation à proximité de la micro-forêt plantée en avril 2026 par l'association Zaos prolonge encore cette logique. La végétation environnante viendrait renforcer, à terme, la protection solaire déjà assurée par les plantes grimpantes. Câbles, toile, plantes grimpantes, arbres existants, tout ça forme progressivement un système cohérent, où le végétal et le bâti se mêlent en harmonie.



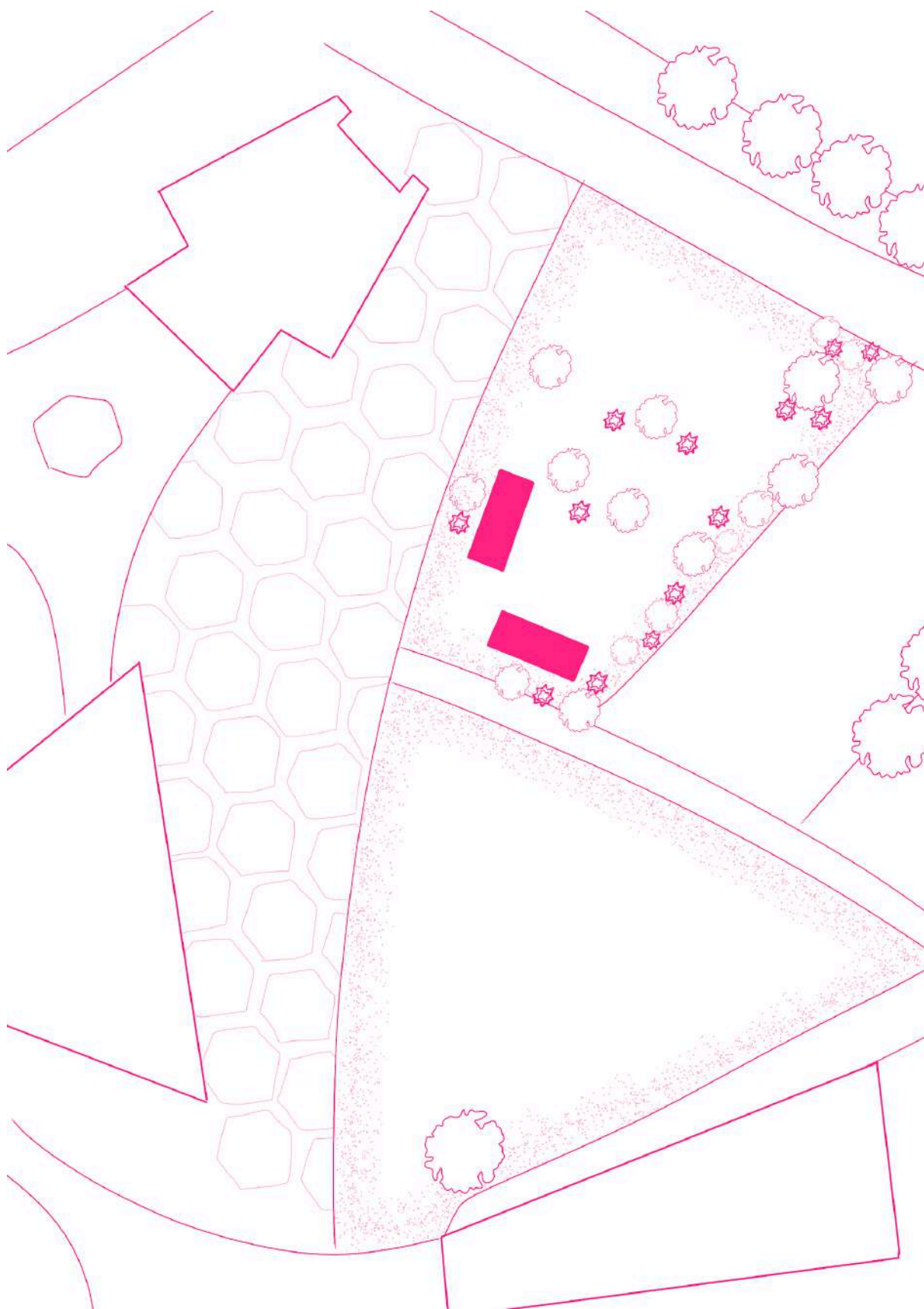
Implantation

XVI.

L'implantation de la récupérathèque n'est pas une question anodine. Loin d'être dissimulée, elle a vocation à être pleinement assumée comme un élément du paysage de l'école, un lieu visible, porteur de sens, qui reflète concrètement les engagements écologiques de l'établissement. L'étude des références l'a confirmé : l'implantation est une fondation essentielle, un facteur d'activation sans lequel rien de la suite ne peut vraiment fonctionner.

Les conteneurs seraient implantés en angle, en bordure de la parcelle d'herbe où a récemment été plantée la micro-forêt, sur la moitié est du site. C'est d'abord une position centrale. Elle s'inscrit dans le cœur de vie de l'école, autour de la pyramide, là où les étudiants passent et se retrouvent. C'est ensuite une position stratégique. Elle permet de redynamiser un espace aujourd'hui peu valorisé et de lui donner une raison d'exister. Le parvis entre l'Amphi 1 et la parcelle pourrait devenir, aux heures d'ouverture, bien plus qu'un simple passage : un lieu d'échanges entre étudiants, enseignants et personnel, une surface stabilisée pour des workshops ou des expérimentations à proximité directe de la récupérathèque.

Une alternative a également été étudiée : l'espace situé entre l'atelier 5 et le BER. Elle présente un atout réel : la proximité avec l'atelier maquette, un acteur important pour le projet, notamment sur les questions de standardisation et de manipulation de la matière. Mais son isolement par rapport au cœur de l'école reste un problème difficile à contourner. Les horaires d'ouverture coïncidant avec la pause méridienne, un emplacement peu fréquenté risquerait de nuire durablement à la dynamique et à la visibilité de l'association. La centralité n'est pas un détail, c'est une condition de fonctionnement.



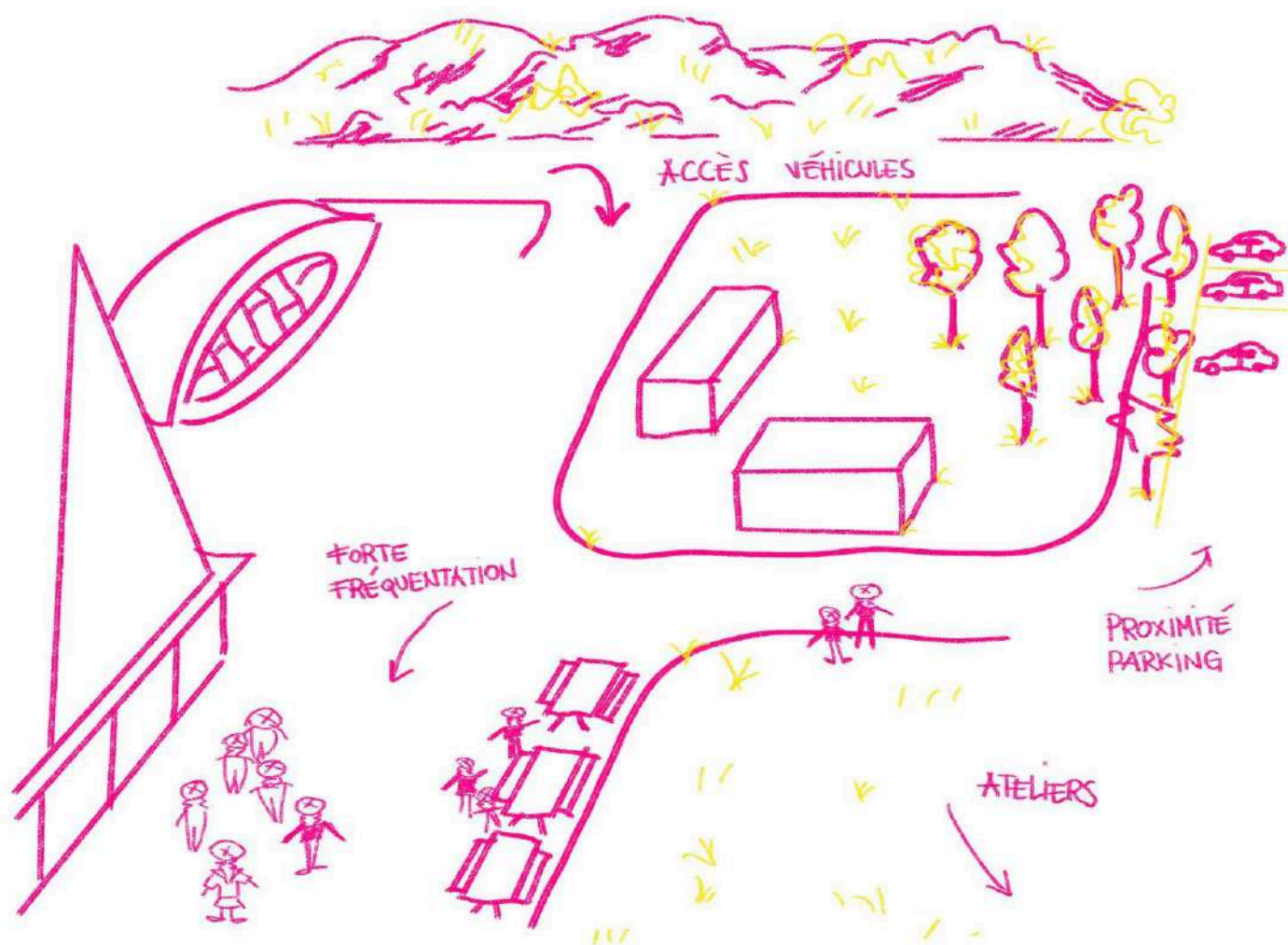
Accès

XVII.

La position envisagée offre une double accessibilité. D'un côté, une connexion directe à la route pour les camions et les véhicules de livraison. De l'autre, un accès piéton naturel depuis les centralités que représentent la pyramide et les ateliers, des endroits que les étudiants fréquentent au quotidien.

Cette proximité n'est pas qu'une commodité logistique. Elle place la récupérathèque dans le flux naturel de la vie étudiante, dans une logique comparable à celle de la coopérative actuellement située dans la pyramide. Croiser la récupérathèque en arrivant le matin ou en repartant le soir, c'est déjà une manière de l'intégrer comme un réflexe.

La proximité du parking facilite aussi l'export de matériaux vers l'extérieur, pour un usage personnel ou pour rejoindre les ateliers. La mise à disposition de chariots pourrait accompagner ces déplacements si nécessaire. En amont, le travail de tri et de standardisation des matériaux simplifie leur manipulation et leur transport, renforçant l'efficacité globale du dispositif.



Energie

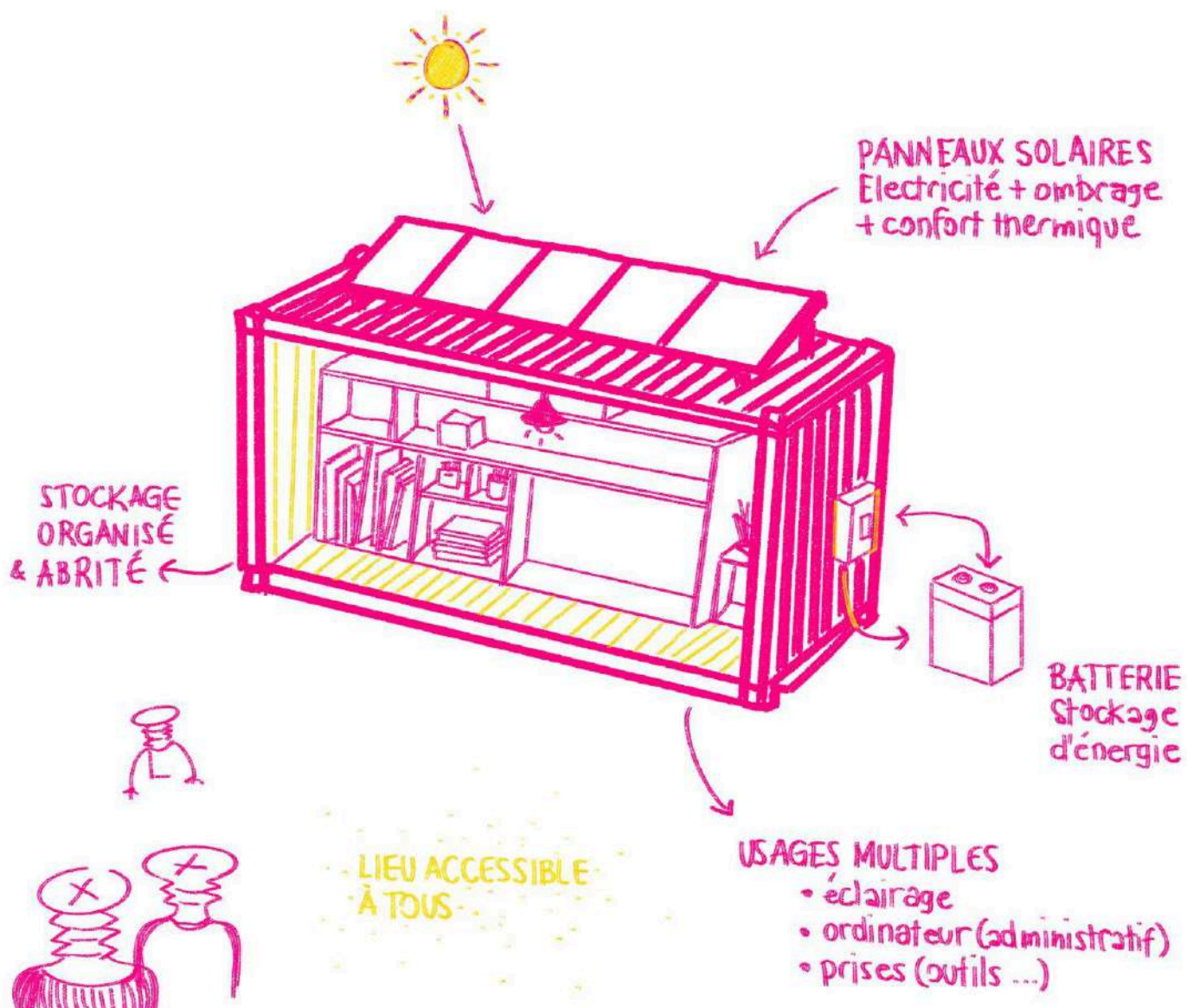
XVIII.

La question de l'énergie s'est posée assez naturellement. Pour faire vivre la récupérathèque, gérer les inscriptions, tenir la comptabilité en cloud, éclairer l'espace, alimenter quelques outils, un accès à l'électricité est nécessaire. Et puisque les conteneurs ne sont pas raccordés au réseau, il faut trouver une autre voie.

Les panneaux solaires s'imposent comme la solution la plus cohérente. Installés en toiture, ils permettraient d'alimenter l'éclairage, les prises et les équipements informatiques en autonomie complète. Économiquement, c'est un investissement qui s'amortit. Une fois le système en place, l'énergie produite est gratuite, ce qui représente un vrai avantage pour une association au budget limité. Écologiquement, l'énergie solaire s'inscrit dans la continuité du projet : une récupérathèque qui fonctionne à l'énergie renouvelable, c'est une cohérence supplémentaire. Les panneaux en toiture présenteraient par ailleurs un bénéfice thermique, en créant une zone d'ombre sur le toit métallique, ils limiteraient la surchauffe estivale des conteneurs.

Quelques aspects techniques restent à préciser : la solidité du toit, l'orientation optimale des panneaux, et l'éventuelle nécessité d'un système de stockage de l'énergie. Une solution de repli existe également : des stations électriques portables de type Ecoflow, moins engageantes, permettraient d'assurer un nombre limité de branchements dans un premier temps.

La ventilation est un autre enjeu. Un conteneur métallique chauffe vite, et sans renouvellement d'air, l'intérieur devient rapidement inconfortable, voire problématique pour certains matériaux sensibles à l'humidité. Une ventilation mécanique légère permettrait d'évacuer la chaleur accumulée et de maintenir un taux d'humidité acceptable. C'est une question technique modeste, mais essentielle pour garantir la qualité des matériaux stockés et le confort des permanents.



Aménagement

XIX.

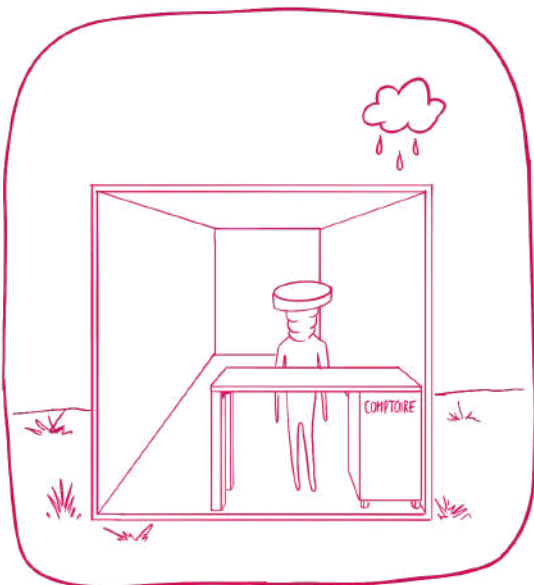
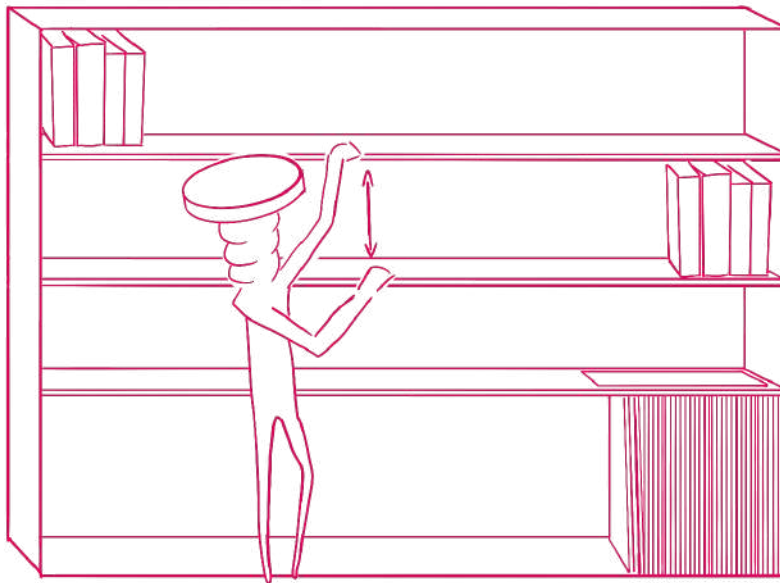
L'aménagement intérieur repose sur une distinction claire entre quatre usages, répartis deux par deux dans chaque conteneur.

Le premier accueille les matériaux et gisements légers, de petite échelle : fins de sacs de plâtre, petites planches de bois, quincaillerie, outils. Tout est organisé sur des étagères modulables positionnées de part et d'autre de l'espace, dégageant un couloir central qui donne accès à l'ensemble des ressources. C'est aussi dans ce conteneur que se trouve le comptoir : pièce mobile et démontable, pensée pour s'adapter aux situations. Par beau temps, il glisse vers l'extérieur pour un événement ou un workshop. En hiver, il reste à l'intérieur. Cette flexibilité n'est pas un détail, elle dit quelque chose sur la manière dont la récupérathèque veut fonctionner : sans rigidité, au rythme de ceux qui l'utilisent.

Le second conteneur est dédié aux matériaux de plus grand format, préalablement standardisés à l'atelier maquette. Plaques de bois, métal, carrelage, plexiglas, carton : chaque famille est classée entre des intercalaires en bois qui facilitent la lecture et l'accès. Un espace plus généreux y accueille également une sélection de mobilier. Le stockage est latéralisé sur une profondeur d'environ un mètre, laissant un couloir d'un mètre dix pour manipuler et acheminer les objets. La hauteur du conteneur est pleinement exploitée par des étagères continues, pour maximiser la capacité sans réduire la facilité de circulation.

À l'extérieur, l'angle formé par l'implantation des deux conteneurs crée une intimité naturelle, couverte par la toile tendue entre les deux volumes. Cet espace ombragé devient une troisième zone de travail, ouverte, flexible, mobilisable pour des manipulations de matériaux ou des moments plus informels.

:



Le Workshop

XX.

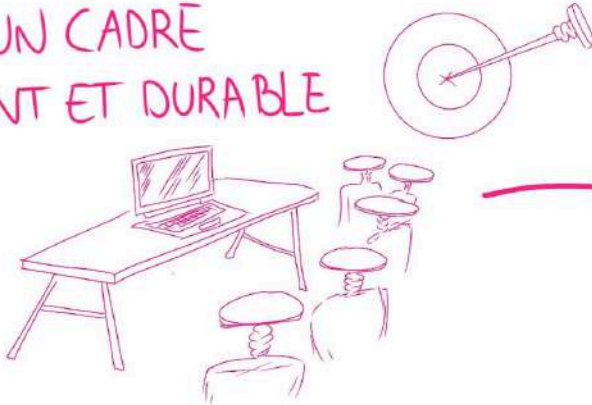
Le workshop, c'est le moment où tout ce qui a été pensé, dessiné, discuté et négocié pendant des mois devient réel. Pas une réunion de plus, le passage à l'acte. La Fédération Française des Récupérathèques accompagne cette semaine en apportant une expertise forgée auprès d'autres écoles, d'autres équipes qui ont traversé les mêmes questions et les mêmes doutes.

Les matins sont consacrés à l'organisation interne. Comment mettre en place une gouvernance horizontale qui tienne vraiment ? Comment répartir les rôles, former les membres, établir un système de permanences pérenne ? La question de la monnaie d'échange est affinée, l'identité visuelle précisée, les modalités de transmission aux futures équipes pensées. Une part importante de ce temps est aussi tournée vers l'extérieur : comprendre les besoins réels de l'école, étudier ce que les étudiants et les enseignants consomment et jettent, démarcher des partenaires pour alimenter durablement la récupérathèque en ressources.

Les après-midis, eux, sont physiques. Le mobilier est finalisé sur le papier puis fabriqué sur place : comptoir, étagères modulables, intercalaires de rangement. Les matériaux sont collectés, les conteneurs aménagés. Les panneaux photovoltaïques peuvent être installés en toiture, les câbles tendus le long des parois, les premières plantes mises en terre. En une semaine, les conteneurs cessent d'être des volumes vides pour générer des espaces à habiter.

Ce basculement mérite d'être célébré. Le workshop se clôture par un événement de lancement ouvert à toute l'école, un afterwork festif qui marque officiellement l'ouverture de la récupérathèque. Pas seulement pour faire connaître le lieu, mais pour enclencher la dynamique et montrer que le réemploi à l'ENSAP n'est plus un projet, c'est une réalité.

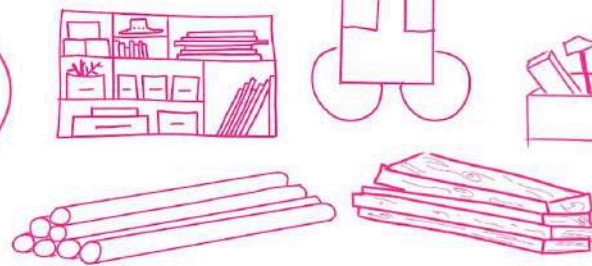
DÉFINIR UN CADRE
COHÉRENT ET DURABLE



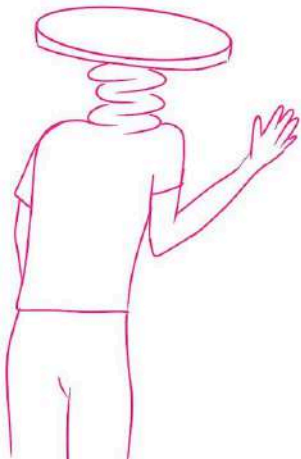
LA MALLE À CLOU
X
FFR

CONSTRUIRE UN LIEU
FONCTIONNEL
ACCUEILLANT
VIVANT

Faisons vivre ensemble
le réemploi à l'école



OUVRIR
&
FÉDÉRER



Matière

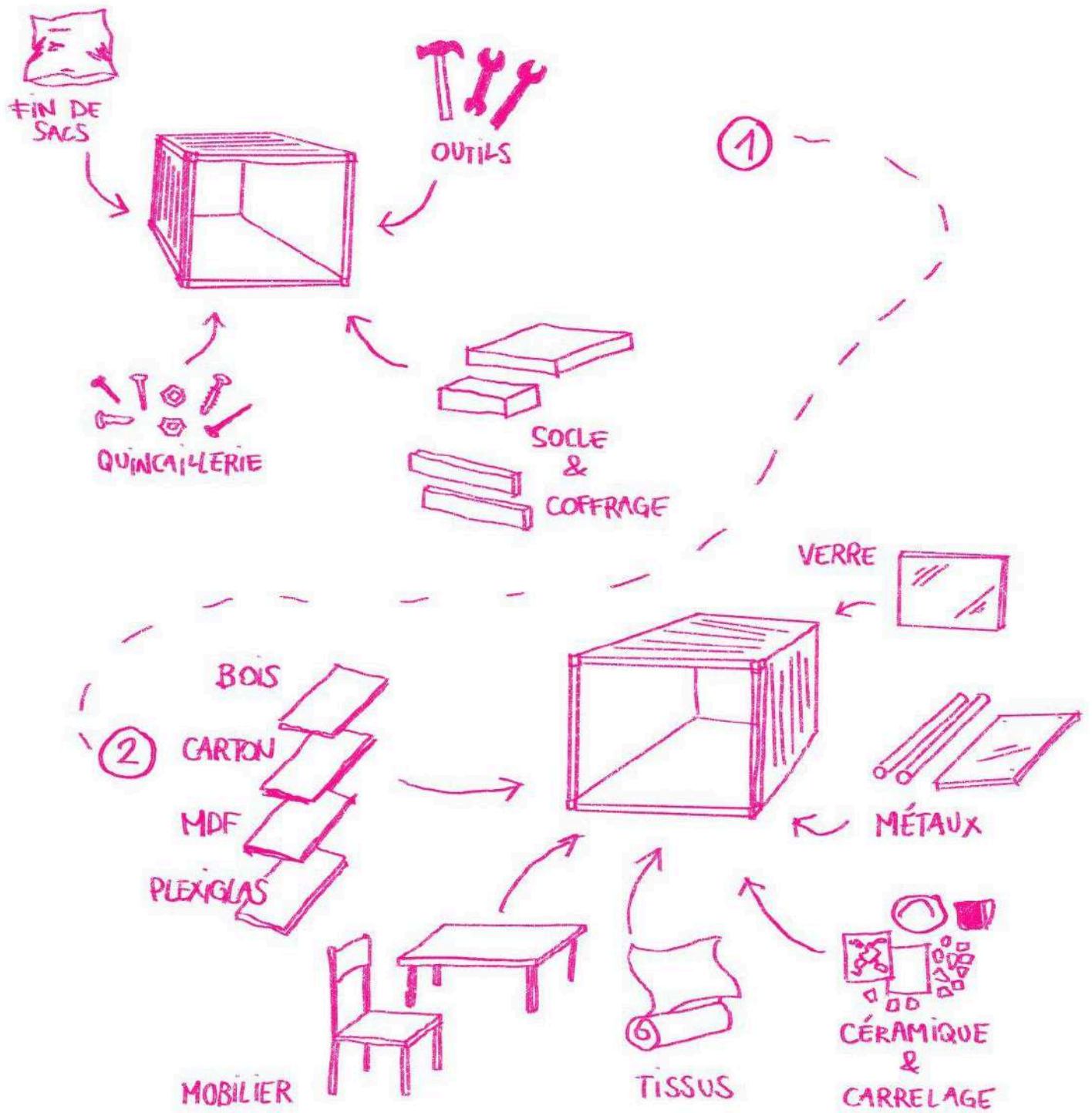
XXI.

La matière qui alimente la récupérathèque n'est pas un catalogue fixe. Elle fluctue, évolue, surprend, au rythme des apports, des partenaires, des gisements identifiés au fil du temps. C'est précisément ce qui fait son caractère.

Le premier conteneur accueille les ressources de petite échelle : quincaillerie récupérée auprès de partenaires externes, fins de sacs de plâtre ou de béton, chutes de bois, outils de bricolage, socles de maquettes inutilisés. Le stock s'adapte en fonction des besoins et de ce qui arrive, sans chercher à tout avoir en permanence. Des objets plus singuliers peuvent aussi faire leur apparition, pour des maquettes sensibles ou des expérimentations libres.

Le second conteneur est dédié aux matériaux de plus grand format. Les plaques de bois, carton, MDF et plexiglas sont standardisées en partenariat avec l'atelier maquette. D'autres matériaux (métal, verre, céramique, tissu) peuvent rejoindre le stock selon leur format et leur facilité de manipulation. Une sélection de mobilier réemployable y trouve également sa place, mobilisable pour des projets de scénographie, d'Art Lab ou tout autre travail expérimental.

Mais ce qui définit vraiment la matière de la récupérathèque, c'est son impermanence. Ici, rien n'est garanti. Ce qu'on trouve un jour ne sera pas forcément là le lendemain. C'est en ça qu'elle diffère fondamentalement de la coop. On ne vient pas chercher quelque chose de précis, on vient voir ce qu'il y a. Chaque ressource est une occasion unique, et c'est aussi ça qui rend le réemploi intéressant.



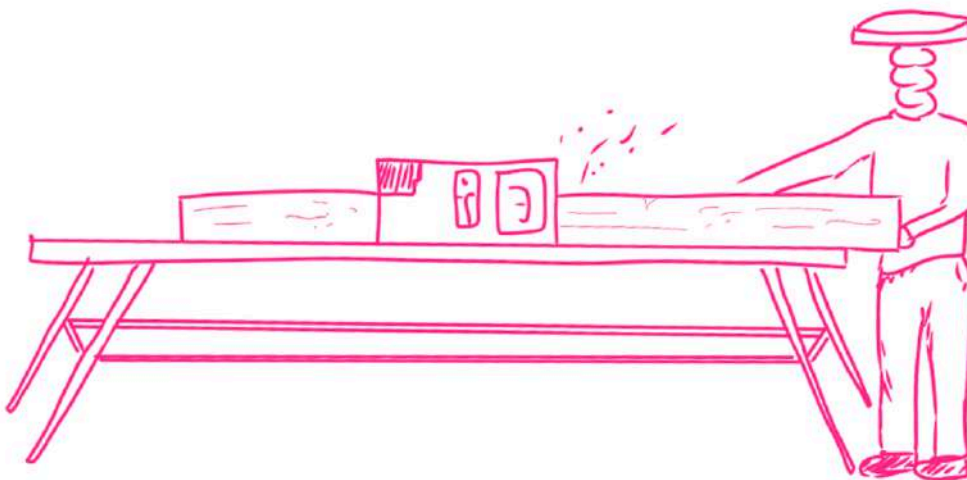
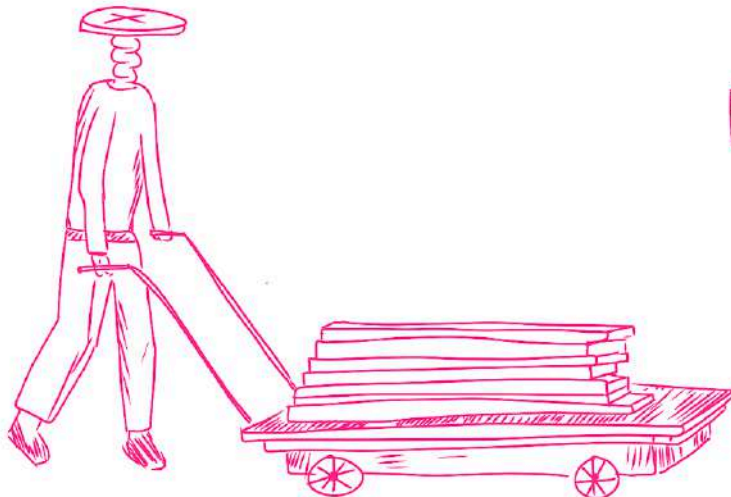
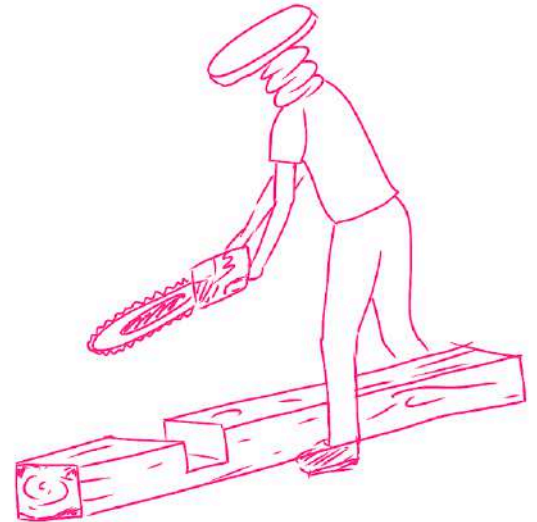
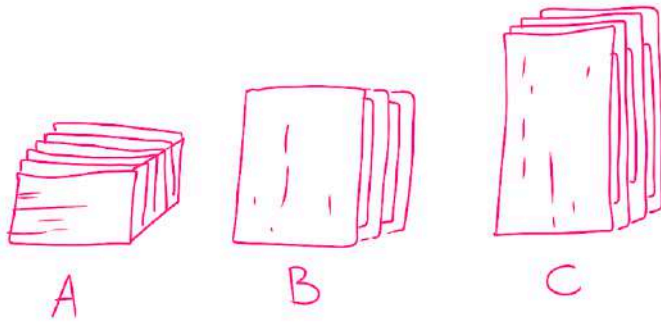
Standardisation

XXII.

Les matériaux de grand format posent un problème concret : récupérés tels quels, ils sont souvent trop encombrants, trop irréguliers, trop difficiles à manipuler pour être réellement utilisés. Résultat : ils s'accumulent, prennent de la place, et finissent par être jetés malgré leur potentiel. Ce n'est pas un manque d'intérêt, c'est un problème de format.

La standardisation est la réponse à ce problème. En travaillant avec l'atelier maquette, qui dispose déjà des outils et des compétences nécessaires, les plaques de bois, de carton, de MDF ou de plexiglas récupérées sont redécoupées selon des formats types. Des dimensions simples, cohérentes, immédiatement manipulables. Ce qui était encombrant devient utilisable, ce qui était complexe devient accessible.

C'est aussi, quelque part, un geste pédagogique. Mettre à disposition des matériaux variés, prêts à l'emploi, c'est abaisser le seuil d'entrée dans l'expérimentation. On n'a plus besoin de chercher, de commander, d'attendre, la matière est là, à portée de main, en formats qui invitent à faire. Ces standardisations se feront sur des créneaux hebdomadaires établis en dialogue avec l'atelier maquette, ancrant ainsi la récupérathèque dans le fonctionnement régulier de l'école.



Partenaires & apports

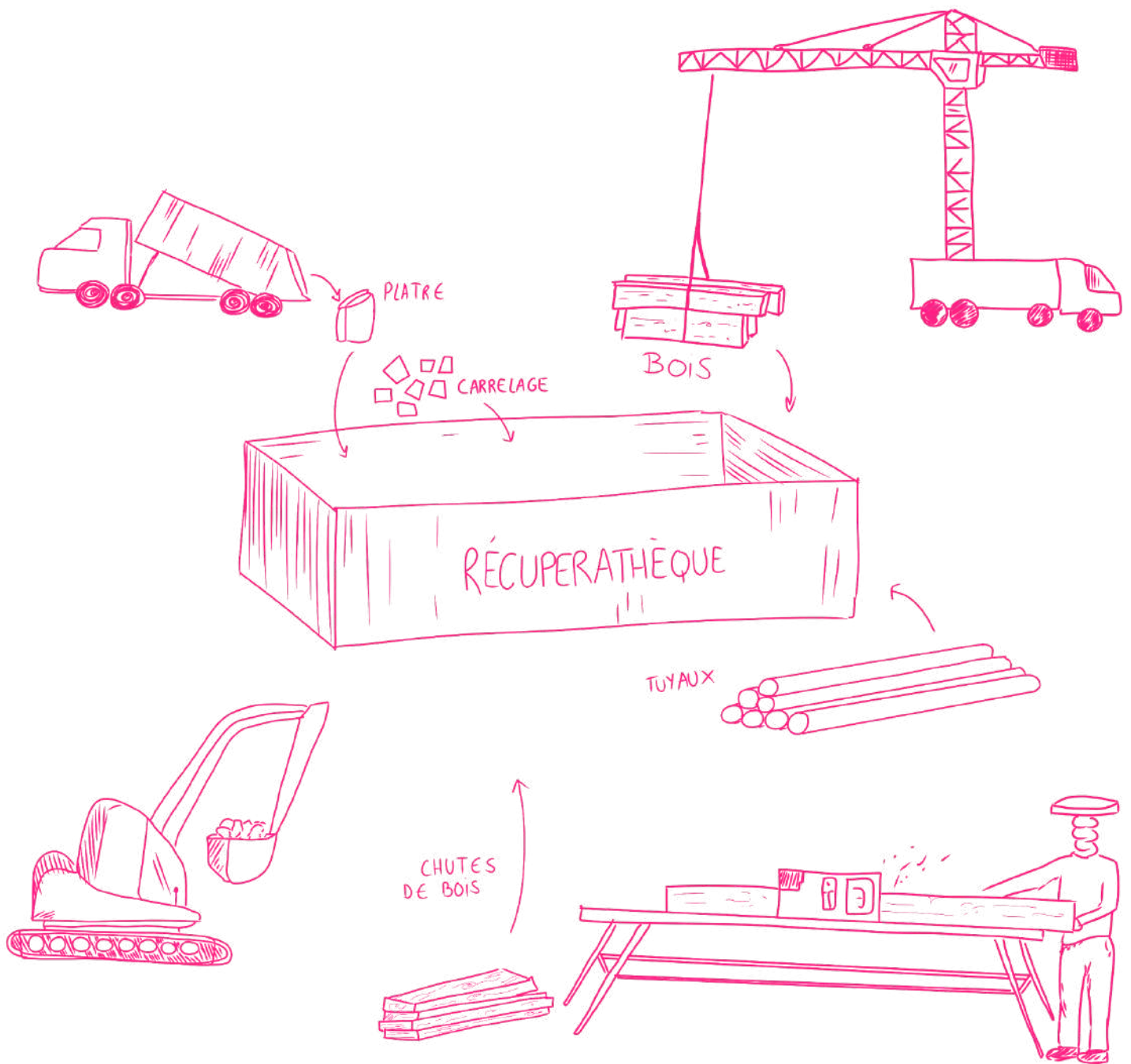
XXIII.

La récupérathèque ne peut pas fonctionner seule. Elle a besoin d'un réseau, de structures qui apportent des matériaux, des compétences, de la visibilité, et parfois simplement la légitimité que donne le fait de ne pas porter un projet tout seul.

Le partenaire central, c'est le collectif Cmd+O. D'anciens étudiants de l'ENSAP, aujourd'hui en charge de la Ressourcerie Culturelle Municipale de la Base Sous-Marine, inscrits dans le réseau national de la Fédération des Récupérathèques. C'est à la fois un fournisseur potentiel en matériaux, un conseil d'expérience, et un lien direct avec un écosystème du réemploi bien plus large que l'école.

D'autres contacts ont été pris avec des acteurs locaux : Mat in Bat, Bat Dogan 33, la FAB, l'Officine du réemploi. Des structures engagées, proches, dont les activités génèrent des matériaux réemployables. Ces partenariats sont encore en cours de construction, certains aboutiront, d'autres non, c'est la réalité du démarchage. L'objectif est de tisser progressivement un réseau de fournisseurs réguliers, qui alimentent la récupérathèque de manière durable plutôt que ponctuelle.

Au-delà des structures déjà identifiées, le démarchage continue : artisans locaux, entreprises engagées, chantiers en cours de déconstruction. Toute structure dont l'activité produit des matériaux réemployables est une piste à explorer. C'est un travail de longue haleine, mais c'est aussi ce qui garantit que la récupérathèque reste vivante et bien approvisionnée dans la durée.



Fonctionnement quotidien

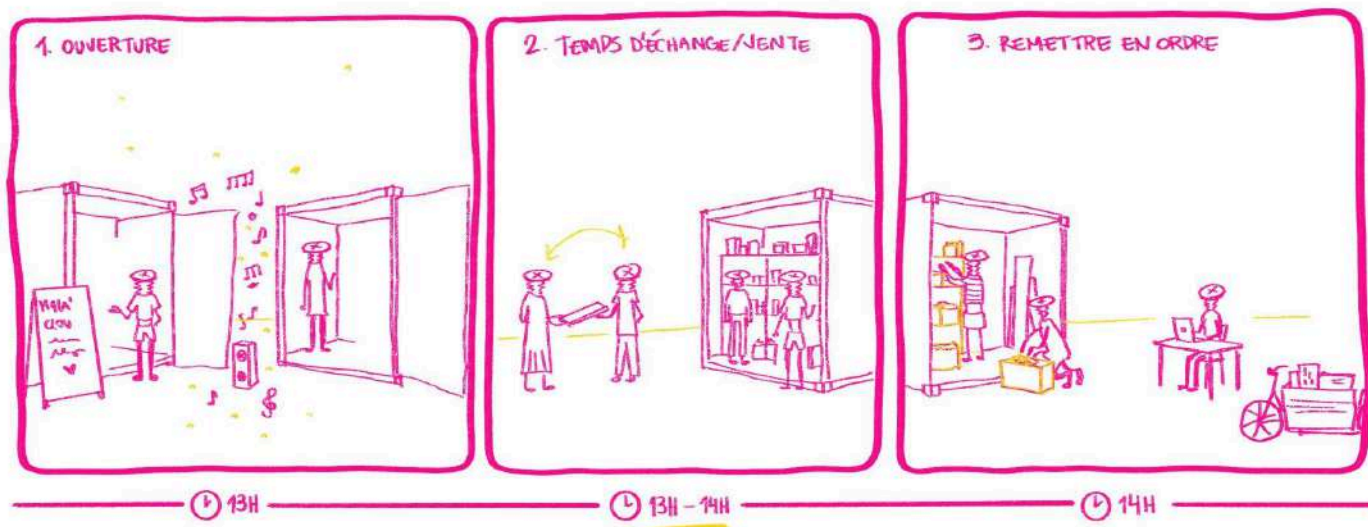
XXIV.

La récupérathèque ouvre à 13h. C'est l'heure de la pause méridienne, le moment où l'école respire, où les ateliers se vident et où les couloirs se remplissent. C'est volontairement dans ce créneau que la Mala'Clou s'inscrit, dans la continuité du Startlas et de la Coop, ces autres lieux associatifs qui font vivre l'école en dehors des cours.

Deux permanences par semaine au minimum, entre 13h et 14h, avec une possibilité le jeudi après-midi selon les disponibilités des membres actifs. À l'ouverture, c'est simple : on accueille, on explique le fonctionnement aux nouveaux, on vérifie les dépôts, on gère les échanges. Et on met de la musique. Ce détail compte. Il dit quelque chose sur l'ambiance qu'on veut créer, sur le fait que ce lieu n'est pas un entrepôt mais un endroit où il fait bon passer.

À 14h, après la fermeture, un temps de remise en ordre est nécessaire. Ranger ce qui a été sorti, identifier les matériaux qui bénéficieraient d'un passage à l'atelier maquette, garder l'espace agréable et fonctionnel pour la prochaine permanence. C'est une discipline légère, mais essentielle.

En dehors des heures d'ouverture, le travail continue : tri, gestion des stocks, communication, organisation de collectes ou de dépôts de matériaux. La récupérathèque ne vit pas que pendant une heure par jour. Elle existe en continu, portée par ceux qui lui consacrent du temps et de l'attention entre deux cours.



Événements

XXV.

La récupérathèque vit au rythme des permanences, mais elle a aussi besoin de moments plus forts : des événements qui donnent envie de pousser la porte pour la première fois ou d'y revenir.

L'idée de base est simple : échanger des matériaux contre quelque chose de concret et d'immédiat. Une bière, un hot dog, une place de tombola, des contreparties qui parlent à des étudiants et qui transforment un geste écologique en moment convivial. Des afterworks mensuels où l'on vide ses stocks de maquettes contre un verre, des opérations saisonnières, des tombolas où les lots sont composés de matériaux ou d'objets récupérés. Le format peut varier, l'esprit reste le même.

Ce qui rend ces événements vraiment intéressants, c'est leur potentiel de collaboration avec les autres structures de l'école. Avec le BDE, on peut imaginer qu'apporter une certaine quantité de matériaux donne droit à une entrée en soirée, un bon à la coopérative ou un café au Startlas. Avec d'autres associations, de nouvelles formes peuvent émerger selon les opportunités et les affinités. La récupérathèque s'inscrit ainsi dans un réseau d'échanges plus large, où le réemploi devient une monnaie qui circule à l'échelle de toute l'école.

Ces événements sont évidemment amenés à évoluer, selon le temps, les collaborations, les idées qui émergent. Ce qui compte, c'est de poser les règles du jeu clairement en amont pour que chaque échange soit lisible et équitable. Au fond, ces moments ne sont pas qu'une stratégie de collecte. Ils sont une manière de faire exister la récupérathèque comme un lieu vivant et généreux, où l'on vient aussi pour le plaisir.



Monnaie d'échange

XXVI.

Le clou. C'est le nom qu'on a donné à la monnaie interne de la récupérathèque. Il y avait quelque chose d'évident là-dedans : un clou, c'est simple, c'est court, c'est un peu rigolo à dire. C'est aussi l'élément de base de la construction, ce qui relie et ce qui tient, ce qu'on récupère en premier sur un chantier. Ça aurait pu être autre chose, la sardine à l'EBABX, le loki à Bruxelles. Chaque récupérathèque trouve sa monnaie. Nous, c'était le clou, et ça s'est imposé assez naturellement.

Le principe est simple. Chaque début d'année, une adhésion de cinq euros donne accès à dix clous, une mise de départ qui ouvre les droits à la récupérathèque. Ensuite, c'est la circulation qui crée la valeur : déposer des matériaux rapporte des clous, repartir avec des matériaux en coûte. Plus on apporte, plus on peut récupérer. C'est un système qui valorise le geste du don autant que celui de la récupération, et qui évite que le lieu ne repose uniquement sur la bonne volonté de quelques-uns.

Le clou fonctionne sous forme numérique. Les membres actifs tiennent un tableau regroupant les adhérents et leur relevé de compte, un outil simple, transparent, gérable sans infrastructure lourde. Ce système responsabilise les usagers sans les contraindre : il pose un cadre équitable tout en restant accessible à tous.

Le clou, c'est aussi une manière de matérialiser ce qui se passe dans la récupérathèque, l'idée que chacun contribue autant qu'il reçoit, que la valeur circule plutôt qu'elle ne s'accumule.



5€

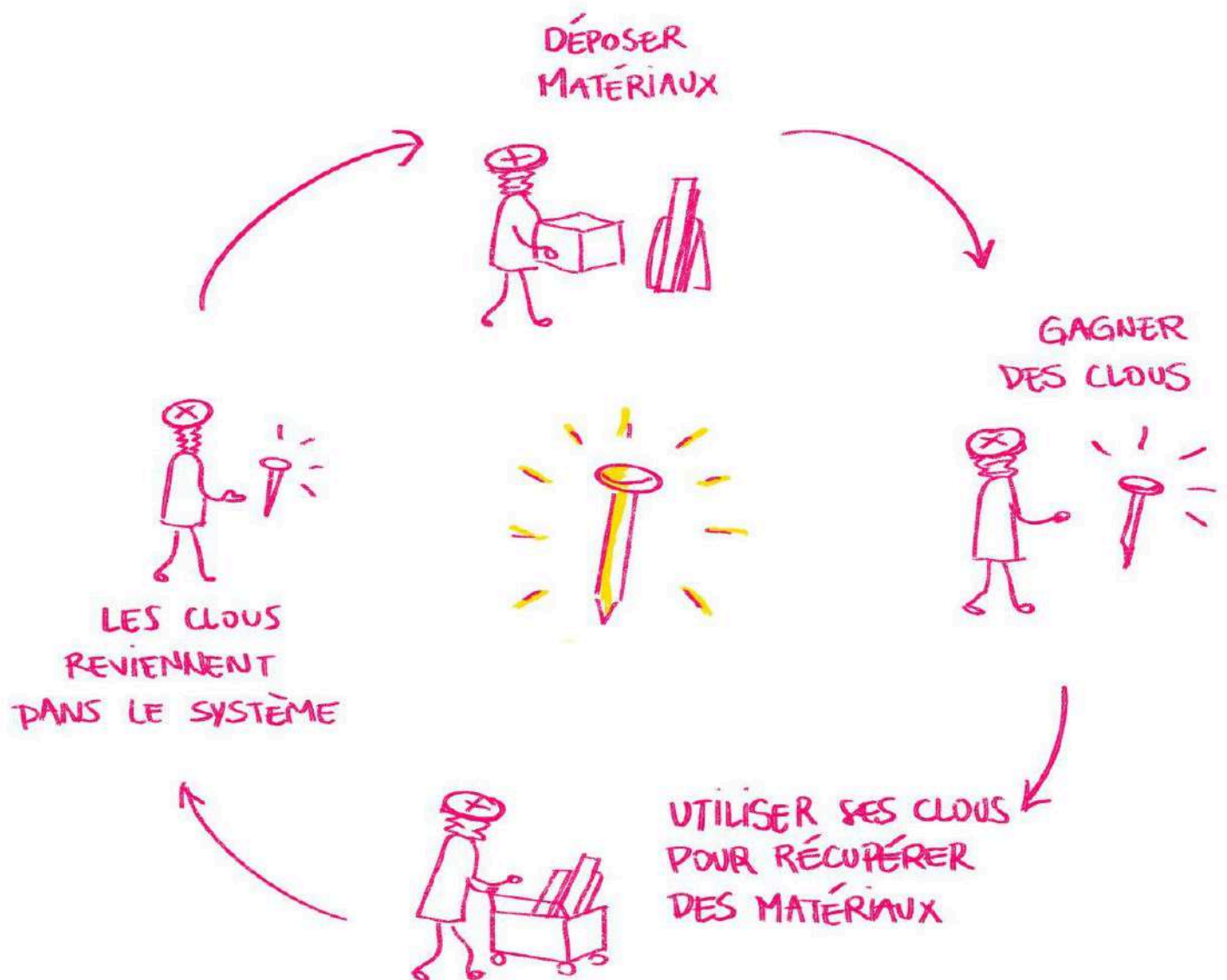


10 clous

Comme toute association, la Mala'Clou dispose d'une trésorerie dont le rôle est central pour faire vivre le projet dans la durée. Les revenus sont modestes et diversifiés : adhésions annuelles, soutiens institutionnels comme la CVEC, partenariats locaux. Ces ressources permettent de financer ce que le réemploi ne peut pas couvrir seul : l'installation des panneaux solaires, le matériel de fonctionnement, l'organisation des événements.

Le système du clou est entièrement dématérialisé. Ce choix n'est pas anodin. Dans d'autres associations, la gestion de l'argent liquide représente une charge réelle : responsabilités, risques de perte, complexité administrative. En supprimant le cash, on simplifie le travail du trésorier et on élimine ces risques. Les euros ne circulent que dans un sens. On peut acheter des clous, mais on ne peut pas les reconvertir en euros. Ce n'est pas une limitation, c'est une cohérence : le clou est une monnaie d'usage, pas d'épargne. Sa valeur existe uniquement dans ce qu'il permet de faire, à savoir récupérer des matériaux, accéder aux ressources de la récupérathèque.

C'est ce caractère circulaire et fermé qui rend le système intéressant. Un clou gagné en déposant des matériaux ne prend son sens que réinvesti dans de nouveaux matériaux. La valeur tourne, elle revient toujours au même endroit. C'est une économie modeste, mais cohérente, pas un modèle théorique, une pratique quotidienne incarnée dans chaque échange qui se passe entre les conteneurs.



Projection & pérennisation

XXVIII.

La pérennisation, c'est sans doute l'enjeu qui occupe le plus l'équipe en ce moment. Faire exister la récupérathèque dans le temps, ça ne se décrète pas, ça se prépare.

La transmission est au cœur de cette question. Les aléas de la vie étudiante (mobilités, stages, imprévus) fragilisent les individus et, avec eux, les projets qui reposent sur eux. C'est pourquoi l'équipe cherche dès aujourd'hui des successeurs. Pour continuer d'exister, la récupérathèque ne peut pas rester le projet de six personnes. Elle doit devenir celui de l'école entière. Un outil que chacun peut s'approprier, porter, faire évoluer.

Dans cette même logique, l'ancrer dans l'enseignement semble essentiel. L'inscrire administrativement comme un outil mobilisable par les enseignants, dans les unités les plus pertinentes, ATR, Art'Lab, STA, TPCAUI, VTP, module Pop Up, lui donnerait une place institutionnelle qui dépasse l'initiative associative. Elle mettrait des matériaux à disposition de manière simple et directe, offrirait une alternative plus souple aux circuits administratifs habituels. L'objectif est simple : que la récupérathèque devienne indispensable, utilisée sans même y penser.

Il y a aussi quelque chose de plus grand qui se dessine. Ces dernières années, plusieurs associations ont émergé à l'ENSAP, portées par des envies similaires et un constat partagé : toutes ont besoin d'espace pour travailler, expérimenter, proposer. Matières Communes, Archimode, la Mala'Clou évoluent dans la même direction. Ensemble, elles réfléchissent à la possibilité de mutualiser ces besoins, créer une nouvelle centralité associative, un lieu commun autour des enjeux de construction, de matière, d'expérimentation. Les trois associations regardent toutes du côté du conteneur comme solution spatiale.

Peut-être que la vraie réponse, c'est de penser ces nouveaux locaux comme une entité à part entière, avec ses espaces, ses seuils, les spatialités que son implantation générerait sur le site. Ce serait le projet qui dépasse la récupérathèque. Et c'est précisément là qu'il devient pleinement architectural et paysager.



Recette

XXIX.

Préparation

Commencer par laisser l'idée germer. Ne pas la forcer : une bonne récupérathèque se construit d'abord entre des gens qui se font confiance et partagent une conviction. Laisser reposer quelques semaines, jusqu'à ce que le groupe soit solide et l'envie réelle.

Aller ensuite voir ce qui existe ailleurs. Visiter, observer, poser des questions. Revenir avec un regard neuf et prendre le temps de comprendre son propre terrain : les besoins, les flux, les endroits où la vie se concentre. Rencontrer les acteurs de la matière sur place. Cette phase demande du temps. Ne pas la bâcler. C'est elle qui donne le goût à tout le reste.

Incorporer progressivement les démarches administratives. Créer la structure juridique, écrire les statuts, tisser les premiers liens avec la fédération et la direction de l'établissement. Ce n'est pas la partie la plus savoureuse, mais elle tient la recette ensemble. Maintenir le dialogue avec la direction à feu doux, tout au long de la préparation : ne jamais laisser refroidir.

Passer à la conception. Dessiner, tester, reformuler. Trouver sa monnaie d'échange, créer son identité, démarcher ses partenaires. Soumettre le projet à des regards extérieurs, des gens qui ne sont pas dans la cuisine, et ajuster selon ce qu'on entend. Monter le dossier de financement, confirmer les devis.

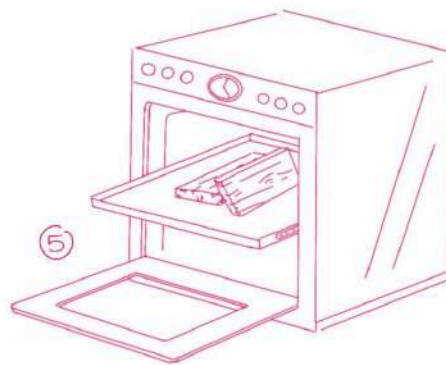
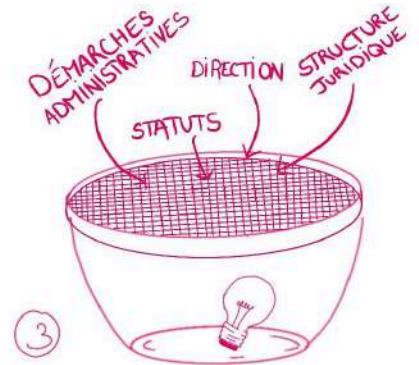
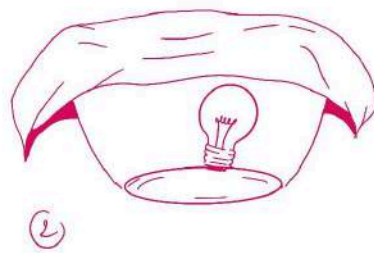
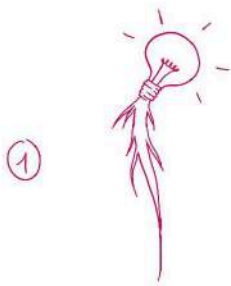
Avant que la structure arrive, faire exister le projet dans l'école. Communiquer, créer de l'attente, collecter les premiers matériaux. Ne pas attendre d'ouvrir pour commencer à faire circuler.

Consacrer ensuite une semaine entière à la construction : le workshop. C'est le moment où la théorie devient matière. Tout assembler, installer, planter, brancher. Laisser les conteneurs prendre vie.

Servir chaud, lors d'un événement de lancement ouvert à tous.

En permanence, tout au long de la recette

Remettre en question les acquis. Écrire. Dialoguer. Et ne jamais sous-estimer la patience. C'est l'ingrédient dont on a toujours besoin en plus grande quantité que prévu.



Conclusion

XXX.

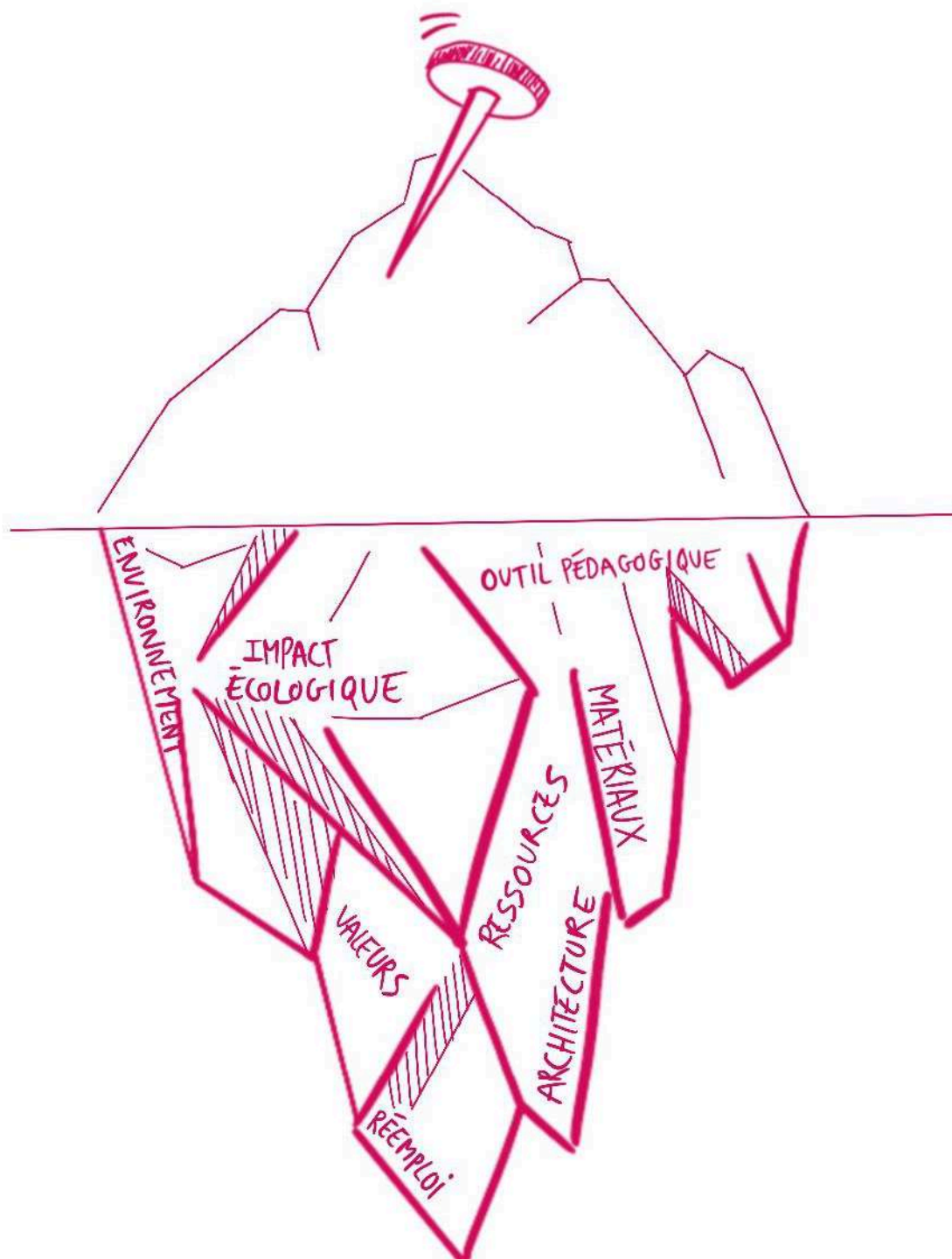
La Mala'Clou, c'est avant tout un pari : celui que le réemploi peut devenir un réflexe naturel dans une école d'architecture et de paysage. Depuis le début, le projet s'est construit autour d'une conviction simple : les matériaux qu'on jette ont encore de la valeur, et il suffit d'un espace, d'une organisation et d'une envie collective pour leur donner une seconde vie.

Ce qui a été imaginé, c'est un lieu concret : deux conteneurs, un système d'échange basé sur le clou, des permanences tenues par des étudiants, des matériaux triés et standardisés pour être utilisés directement en atelier. Un outil pensé pour durer, pour se transmettre, pour s'ancrer dans le quotidien de l'ENSAP bien au-delà de ce premier groupe. Derrière tout ça, il y a aussi une ambition plus large : que la récupérathèque devienne un outil pédagogique à part entière, mobilisé par les enseignants, intégré aux projets, et qu'elle contribue à changer en profondeur le rapport à la matière et à la construction.

Ce projet ne s'est pas construit seul. Il s'est nourri des retours de la Fédération des Récupérathèques, des échanges avec la direction, des conseils de l'atelier maquette et des enseignants d'Art'Lab. Toutes ces rencontres ont renforcé une conviction : ce genre d'initiative ne tient que si elle est portée collectivement.

Rédiger ce livre blanc était une étape à part entière. Mettre les mots sur le projet a forcé à le questionner, à l'affiner, à ne pas avancer à l'aveugle. C'est aussi une base solide pour celles et ceux qui reprendront le flambeau, une manière de ne pas oublier d'où tout ça vient, et pourquoi ça a commencé.

Aujourd'hui, la Mala'Clou n'est pas encore ouverte. Mais elle existe déjà. Et la suite, on a vraiment hâte de la voir.



À l'ENSAP Bordeaux, des maquettes finissent à la benne, des fins de sacs de plâtre s'accumulent dans les ateliers, et du bois parfaitement réemployable disparaît faute de place. Ça fait longtemps que tout le monde le sait. Six étudiants en licence 2 ont décidé d'en faire quelque chose.

Ce livre raconte comment une idée née entre deux amphes et quelques blagues est devenue un vrai projet : deux conteneurs, une monnaie qui s'appelle le clou, des permanences du midi, et l'ambition un peu folle que le réemploi devienne un réflexe dans une école d'architecture et de paysage.

Ce n'est pas un manuel, pas vraiment un mémoire non plus. C'est le récit honnête d'un projet en train de se faire, avec ses détours, ses coups de chance, ses négociations avec la direction, et la conviction que construire autrement commence peut-être là, entre les ateliers, avec ce qu'on a sous la main.